



peter  
hobbs

---

un verger  
au pakistan

peter  
hobbs

---

un verger  
au pakistan

PETER HOBBS

---

UN VERGER AU PAKISTAN

Dans le nord du Pakistan, un adolescent mène une vie simple et heureuse en compagnie de ses sœurs et de ses parents, qu'il aide à récolter les fruits dans le verger. Au marché, il tombe sous le charme de la fille d'un puissant politicien, à laquelle il se lie, enfreignant ainsi les règles de la hiérarchie sociale. Pour son impudence, le jeune garçon est jeté dans une prison sordide où il croupit pendant quinze ans.

À sa libération, brisé physiquement et mentalement, il est recueilli par Abbas, un poète érudit, aux côtés de qui il va réapprendre à vivre et se familiariser avec un monde qu'il ne reconnaît plus.

Récit d'un retour à la vie, ce roman est avant tout une grande histoire d'amour intemporelle imprégnée de la sagesse et de la poésie des contes orientaux.

« Une création à l'état pur. Preuve supplémentaire que Peter Hobbs est un des meilleurs écrivains, et parmi les plus courageux... Je l'ai lu sans m'arrêter. »  
Ali Smith

« Un bijou d'écriture, parfaitement calibré, qui traite du caractère indomptable du cœur humain et du pouvoir salvateur de l'imagination quand plus rien d'autre ne demeure. » *Financial Times*

*du même auteur*  
*chez le même éditeur*

TANDIS QUE MEURENT LES JOURS

PETER HOBBS

UN VERGER  
AU PAKISTAN

Traduit de l'anglais  
par Julie SIBONY

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ♦

« Dis : Je cherche la protection du Seigneur de l'Aube. »

*Le Coran, 113,1*

# Table des matières

[Le verger](#)

[Abbas](#)

[Retrouvailles](#)

[Le verger](#)

[Le marché](#)

[Le village](#)

[Le marché](#)

[Le mariage](#)

[Le verger](#)

[Ton père](#)

[Je suis un idiot](#)

[Le verger](#)

[Le jardin](#)

[La prison](#)

[La prison](#)

[Le cahier](#)

[Les hirondelles](#)

[Le verger](#)

[La cascade](#)

[La prison](#)

[Abbas](#)

[La prison](#)

[Le verger](#)

[J'ai peur](#)

[Le verger](#)

[Mon père](#)

[Le village](#)

[Le jardin](#)

[Le verger](#)

[Le jardin](#)

[Le verger](#)

# Le verger

Il fait froid, malgré le châle en laine que j'ai emprunté à Abbas. Sous son poids, ma chair est trop fine, ma peau tendue sur mes os. Je grimpe depuis un bon moment – il faisait encore nuit quand je suis parti – mais je n'arrive pas à marcher assez vite pour me réchauffer le sang. Je suis secoué de violents tremblements et je claque des dents malgré moi, le bruit résonnant dans ma tête. À cause du froid, j'ai mal au cou et la mâchoire tout engourdie.

L'air, pourtant, est d'une pureté merveilleuse. Il fait sembler plus proches les cimes déchiquetées des montagnes et en cisèle finement chaque détail à mes yeux. Les sommets paraissent jaunes dans les premières lueurs du jour. Plus tard, le soleil dévalera la pente et s'engouffrera dans la vallée par cette même route, restaurant les couleurs délavées par la nuit pâle.

Cette marche m'épuise encore. Je titube presque en arrivant, comme si mes jambes se dérobaient sous moi. Après toutes ces années d'absence, elles ne se sont pas réhabituees aux montagnes et je les sens lourdes de chaque pas que j'ai dû faire pour grimper jusqu'ici. J'ai le souffle court.

Dans la lumière rosée de l'aube, je salue les arbres. Je parcours des yeux les contours de leur silhouette échevelée. Je les ai si souvent imaginés, invoqués dans le noir quand ils m'étaient perdus, désormais c'est tous les matins un immense plaisir de les retrouver. Ils sont en fleurs, leurs branches pavoisées de rouge et de blanc.

D'un côté, alors que je fais le tour du verger, s'étend le champ de maïs. La récolte commence à peine à sortir de terre, des lignes vertes en dents de scie se détachant sur le sol brun. Je me demande si elle poussera aussi haut que dans mon souvenir. Je longe le petit muret de pierres jusqu'au fond du verger, près du plus gros arbre. C'est là que j'attendrai. Je pose une main sur le tronc avant de me retourner pour m'y adosser en me laissant tomber au sol. Mes sandales glissent vers l'avant, et la sensation de la poussière froide sur mes pieds est extraordinaire ; on dirait de l'eau qui coule sur ma peau. Dans les replis de mon châle, je trouve le sachet en papier que j'ai apporté avec moi et en sors un reste de pain d'hier que je me mets à grignoter lentement.

Les oiseaux sont réveillés et, dans le verger, quelques hirondelles tracent des chemins sinueux entre les arbres, sous lesquels une mince couche de brume s'accroche encore au sol. Les grenadiers sont une espèce robuste, ils n'ont subi presque aucun dégât après les gelées de l'hiver, bien qu'ils poussent à l'état sauvage et n'aient pas été élagués depuis un moment, ou alors par une main maladroite. Ils commencent à se faire vieux, et le verger n'a pas été entretenu comme il aurait dû ; aucune nouvelle bouture n'a été replantée. Pourtant ils croissent avec vigueur. Livrées à elles-mêmes, les racines ont poussé en bataille, laissant ces arbres jadis soigneusement domptés devenir les fourrés broussailleux qu'ils ont toujours rêvé d'être. Ce sont les fruits qui vont en pâtir. Si j'avais les outils nécessaires, je serais tenté de m'en occuper, mais ce ne sont plus mes arbres et ce n'est pas à moi de le faire. Mieux vaut que je n'y touche pas.

De là où je suis assis, j'ai vue sur toute la vallée. Je peux suivre le lacet de la route qui descend la montagne, sculpté dans son flanc poussiéreux. Tout au bout, encore plongée dans la pénombre, se trouve la ville où tu habitais jadis. Là-bas, le marché doit déjà commencer à s'animer. Ici, tout est paisible.

Je reprends mon souffle. J'essaie d'imaginer que la faiblesse de mes jambes s'épanche dans la terre pour être remplacée par une vitalité que les arbres insufflent à mon dos. J'attends le plus longtemps possible, jusqu'à ce que le soleil ait atteint la route au-dessus de moi et qu'à l'horizon les crêtes brillent d'une blancheur aveuglante. La lumière va bientôt arriver jusqu'à moi. Mais je ne peux

pas rester pour voir ça. Dans quelques instants, avant que les premiers signes de vie ne se manifestent dans la petite maison visible entre les arbres, avant que le fermier ne descende dans son verger et ne m'y surprenne, je vais me lever, épousseter le sable de mon salwar, m'étirer une nouvelle fois pour soulager la douleur dans mes muscles et mes articulations et entreprendre la longue route en direction de chez moi.

# Abbas

Je m'aperçois que j'ai écrit « chez moi » bien que la maison où j'habite ne soit pas la mienne. Elle appartient à un homme du nom d'Abbas. Je ne sais pas très bien comment te le présenter. Il n'est pas de ma famille, pourtant je ne peux pas non plus le considérer comme mon logeur car je ne lui paie pas de loyer. Il ne serait pas exagéré de dire qu'il fut mon sauveur, mais j'y reviendrai en temps voulu, pour le moment je me contenterai donc de l'appeler mon hôte.

Sa maison est plus grande que celle de mon enfance. Elle se tient en bordure d'un petit village, à une certaine distance au nord et à l'ouest de la ville, à quelques kilomètres du verger. De la route elle a l'air étriquée, ses modestes murs en pisé laissant croire à une simple chaumière de paysan. Mais l'impression est trompeuse, et le bâtiment plus vaste qu'il n'y paraît. À l'intérieur, il y a une chambre pour Abbas et une pour sa fille, Alifa. Elle a dix ans, l'âge qu'avait la plus jeune de mes sœurs la dernière fois que je l'ai vue, même s'il est clair que j'ai encore du chemin à faire avant de mériter le droit d'être traité comme un frère. Je suis patient dans mes efforts. Il y a aussi une cuisine et, à côté, une autre petite pièce qui semble avoir été jusque-là un cellier mais qui m'a été attribuée, équipée d'un lit qu'on a placé contre la fraîcheur du mur en terre. Et puis il y a un bureau dont les parois sont recouvertes de livres, le sol matelassé d'épais tapis qui se chevauchent les uns les autres. C'est dans ce lieu qu'Abbas passe le plus clair de ses journées quand il est là, à lire ou à écrire. La maison est remplie de plantes. Partout, des touches de verdure. Je sens leur parfum dans l'air. Les tapis et les meubles sont simples, mais clairement de meilleure qualité que ce à quoi j'ai été habitué.

Derrière la maison se trouve un jardin clôturé d'un mur, avec une petite terrasse sur laquelle sont disposés une table, deux chaises et un grand ventilateur électrique dont la peinture verte a été à moitié mangée par la rouille. Je ne l'ai jamais vu fonctionner et je ne pense pas qu'il ait servi depuis un moment, pourtant il a l'air à sa place ici, comme si on l'avait oublié et qu'avec le temps il avait peu à peu réussi à s'imposer, acquérant un statut d'ornement à part entière. Mais ce jardin aussi, je t'en reparlerai plus tard.

Je me rappelle m'être réveillé ici le premier jour, allongé sur un lit charpoy dont je devinais sous mon dos les cordes rêches adoucies par les draps. Un médecin se tenait à mon chevet. Je ne savais pas où j'étais. Les murs de cette pièce inconnue semblaient ployer vers moi, et je n'ai compris qu'après que c'était simplement l'effet de mes vertiges. Je ressentais une faiblesse terrible dans tout le corps et des fourmillements dans les bras et les jambes, comme s'ils grouillaient d'insectes. J'étais vêtu d'un salwar kamiz beaucoup trop grand pour moi, même si, selon Abbas, c'est moi qui étais bien trop chétif.

Sans doute avait-il payé ce médecin pour le faire venir, bien qu'il refuse de me dire combien quand je lui pose la question. L'homme a brièvement écouté mon histoire et m'a interrogé sur mes symptômes. J'étais tellement déshydraté que j'arrivais à peine à parler. Dès qu'ils essayaient de me donner de l'eau, mon corps refusait de la garder. Il m'a laissé deux bouteilles en plastique d'un liquide huileux et salé à boire quand je pourrais. Et aussi des médicaments – des antibiotiques –, petites pilules amères de la taille et de la forme d'une amande. Tout en sachant à quel point j'en avais besoin, mon corps les rejetait également, car il expulsait alors presque tout ce que j'ingérais. Je me demande s'il y avait quelque chose en moi qui ne voulait pas guérir de la maladie. Qui préférerait y rester fermement agrippé, résigné à se laisser emporter dans des tourbillons de noirceur, consumer.

Avant de partir, le médecin m'a massé les membres, je sentais l'étau de ses mains progresser le long de ma peau.

« C'est bon pour la circulation », disait-il.

Ses doigts faisaient le tour complet de mes bras maigres, de mes jambes émaciées.

Lorsqu'il est parti, Abbas est venu me voir dans ma chambre et j'ai voulu me lever, par respect pour mon aîné, mais je n'y suis pas arrivé et j'ai sombré à nouveau. C'est tout ce dont je me souviens de mon premier jour ici. Je me suis réveillé une seule autre fois, et à la fraîcheur ambiante j'ai su que c'était la nuit. J'ai bu un peu d'eau et enfin réussi à garder les pilules du médecin dans mon ventre, après quoi je me suis rendormi. J'ai dormi pendant des jours d'affilée, perdu dans des rêves effroyables, monstrueux.

Si bien que je n'ai pas fait la connaissance de mon hôte avant un moment ; il m'a fallu une semaine entière avant que la fièvre ne retombe et que j'aie l'esprit suffisamment clair pour pouvoir lui parler normalement. Il est entré par la porte un jour où j'essayais de me lever du lit, alors que j'avais encore la tête et le corps englués de nausées. Il avait dû m'entendre bouger. Il s'est présenté à moi et j'en ai fait autant.

« Tu as mentionné des tas de noms dans ton sommeil, a-t-il dit en souriant. Et pas une fois le tien. »

Je me suis demandé ce que j'avais dit, de qui j'avais parlé. Avais-je prononcé ton nom ? Je l'ai tenu secret pendant si longtemps... J'ai essayé de me souvenir, mais je ne savais rien de la nuit qui venait de s'écouler. J'ai tenté à nouveau de me lever.

« Non, a-t-il dit. Tu dois rester couché. Te reposer encore un peu. Tiens, tu as de l'eau à côté de toi. »

Alors qu'il s'approchait, il m'a vu tressaillir et a aussitôt reculé. On ne se défait pas si facilement de ses réflexes. Abbas a dû se rendre compte que je me méfiais de lui, et je me demande comment il l'a pris sur le moment. Peut-être juste comme une marque de confusion.

« Je tiens à vous remercier, ai-je dit après avoir bu un peu d'eau. Pour votre hospitalité. Mais je dois partir.

— Tu es loin d'être guéri, a-t-il répondu.

— Je ne peux pas rester », ai-je rétorqué, et je me suis raidi à nouveau en le voyant venir vers moi.

Mais j'étais trop faible pour lutter et je l'ai donc laissé me repousser de force sur le lit. J'avais appris à dure école à lire dans les intentions d'autrui et j'ai fini par comprendre qu'il ne me voulait aucun mal.

« Tu n'as pas le choix, a-t-il déclaré. Tu vas rester ici jusqu'à ce que tu aies repris des forces. Il va te falloir beaucoup plus de repos que tu n'en as eu. Je ne peux pas te laisser repartir dans cet état. »

Je ne suis donc pas reparti, et au bout du compte j'ai fini par rester très longtemps sous son toit. Quelle chance j'ai eue de tomber sur lui ! Ou plutôt, devrais-je dire, quelle chance j'ai eue qu'il soit tombé sur moi. Je n'oublierai jamais ma bonne étoile, et je lui rembourserai tout ce qu'il a dépensé, en frais médicaux et autres, comme je lui rendrai toutes les bontés qu'il a eues pour moi, dès que je serai en mesure de le faire.

# Retrouvailles

La première fois que je suis venu ici, ce n'était pas pour visiter le verger mais simplement pour retourner à l'endroit que je croyais être chez moi. C'était un après-midi au début de l'année, peut-être trois semaines après ma rencontre avec Abbas. Il ne me pensait pas encore en état de voyager mais j'étais impatient de revoir ma famille et je suis venu ici dès que j'ai pu marcher. Je n'ai pas fait toute la route à pied. Abbas m'a accompagné jusqu'à la sortie du village et, là, nous avons attendu qu'une voiture passe. Il l'a arrêtée d'un geste de la main, a discuté quelques instants avec le conducteur, qu'il avait l'air de connaître, puis m'a fait signe de le rejoindre et m'a ouvert la portière. Il a tenu à s'assurer plusieurs fois que je savais bien où j'allais, mais évidemment que je connaissais le chemin. Il m'a fait promettre de revenir si je ne trouvais pas ce que je cherchais. Avant de partir, il m'a donné une bouteille d'eau pour le trajet.

La voiture m'a emmené presque jusqu'en haut de la côte et, quand le conducteur m'a indiqué qu'il s'arrêtait là, je suis descendu et j'ai fait le reste à pied. J'ai su aussitôt arrivé que ma famille n'était plus là. Il y avait l'état du verger, pour commencer : mon père ne l'aurait jamais laissé se dégrader à ce point. Mais je ne l'ai pas vu tout de suite. Non, c'était autre chose, quelque chose de différent dans l'air alors que j'approchais. Comment l'expliquer ? La maison avait subi peu de changements apparents, pourtant cet endroit ne m'était plus familier. J'ai senti une petite boule de panique se former dans mon ventre. J'ai songé un instant que c'étaient peut-être juste mes années d'absence, mais quelque chose me retenait d'aller plus loin. Planté au milieu de la route, je ne savais pas quoi faire. Au fil des ans, j'avais passé en revue tous les rêves possibles de retour, épuisé tous les fantasmes de retrouvailles. C'était *chez moi*. Jusqu'à ce jour, il ne m'était jamais venu à l'idée qu'ils puissent ne plus habiter là. Mais j'ai vu la maison et j'ai tout de suite compris que c'était le cas.

Je suis redescendu un peu plus bas sur la route. J'ai trouvé un coin d'ombre où m'asseoir. Je ne peux plus m'accroupir, mon genou n'arrive plus à se plier comme il faut. J'ai attendu, la tête baissée sur la poitrine, toute mon attention accaparée pour un temps par les vagues de nausée qui me submergeaient.

J'ai attendu un long moment, plus patient que je n'aurais cru pouvoir l'être. Je buvais à petites gorgées la bouteille d'eau que m'avait donnée Abbas, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus une goutte. Finalement un jeune homme est sorti par la porte, laissant apparaître brièvement une femme derrière lui. Ils se sont parlé un instant. Je ne les connaissais pas. Et puis l'homme est parti. Pas en direction du verger mais de la route. Il marchait vite, comme s'il était en retard pour quelque chose. Il m'a vu, m'a dévisagé un moment, mais il n'est pas venu me saluer ni me demander qui j'étais. Je suis resté assis et j'ai continué à attendre, je ne sais pas trop quoi. D'être accueilli chaleureusement, revenu d'entre les morts. D'être reconnu, ou de voir quelqu'un que je reconnaissais. Mes sœurs, ma mère, mon père. J'ai attendu longtemps.

Je n'ai vu personne de ma famille. Mais il y avait d'autres gens dont je me souvenais. Vaguement, après toutes ces années. Je me suis levé, à un moment, pour dire bonjour à un voisin, un homme que connaissait mon père. Enfant, j'avais dû patienter à côté d'eux un jour, trépignant en attendant qu'ils terminent leur conversation. Pourtant, alors que je faisais un pas vers lui, il a changé aussitôt de cap, détournant la tête et passant son chemin. Il ne s'est pas retourné. Un peu plus tard sont arrivées deux femmes qui ont ajusté leur voile pour se couvrir le visage, baissant les yeux au sol. Les gens gardaient leurs distances et évitaient de croiser mon regard. Seul un groupe d'enfants est apparu quelque temps après et m'a observé, mais ils ne montraient pas la curiosité que nous aurions eue à

l'époque et ne se sont pas approchés de moi. Je me suis senti terriblement abattu après ça. C'est une chose terrible que de rentrer chez soi après si longtemps et de se sentir si peu le bienvenu. Je suis reparti découragé. Je pensais qu'on me fuyait. Que mes crimes étaient encore dans toutes les mémoires et que ces histoires anciennes me valaient toujours d'être traité comme un paria.

Abbas n'est pas de cet avis. N'ayant nulle part ailleurs où aller, je suis retourné chez lui. Le lit était encore fait pour moi et il y avait de quoi manger dans la cuisine. Il s'est assis à côté de moi pendant que je dînais. Cette journée m'avait épuisé, je m'étais surmené. Ce n'était que du riz et du dahl mais j'arrivais à peine à garder la nourriture dans mon ventre. Elle semblait coller à ma gorge et mon estomac se rebellait contre elle.

J'étais très affecté en lui racontant ce qui s'était passé.

« Tu es sûr qu'ils t'ont reconnu ? m'a-t-il demandé. Peut-être qu'ils ne t'ont pas regardé assez longtemps pour voir qui tu étais. Tu t'es absenté pendant trop d'années et tu as dû beaucoup changer. Vois comme tu es maigre, on dirait un réfugié de la guerre. Ta barbe ! Et ta pâleur : tu pourrais être tadjik, ou ouzbek, un jeune homme aux yeux hagards qui aurait passé la frontière à ses risques et périls. Les choses ne sont plus ce qu'elles étaient. Parfois des hommes débarquent comme ça et il vaut mieux ne pas leur demander qui ils sont ni ce qu'ils sont venus faire. »

Plus le temps passe et plus je suis persuadé qu'Abbas avait raison. Je commence peu à peu à me rendre à l'évidence. La guerre a tout changé. Du temps de mes parents, ils n'auraient pas traité un étranger comme ça. Ils l'auraient invité à entrer se reposer, lui auraient offert un tchaï et de la nourriture s'il avait l'air d'avoir faim. C'est la *melmastia*, l'hospitalité pour laquelle nous sommes connus, cette tradition que perpétuent encore fermement des hommes comme Abbas. Dans les cols des montagnes, la frontière est floue, non tracée, et elle est franchie allègrement par toutes sortes de marchands et de contrebandiers qui empilent leurs cargaisons sur des caravanes de mulets. Et puis à l'époque il y avait aussi les soldats qui fuyaient l'Afghanistan pour venir chercher un peu de répit à l'écart des combats, de vieux guerriers moudjahidines qui se réunissaient par petits groupes sur la place du marché, appuyés sur leurs fusils. Parfois ils apportaient avec eux des fragments de lapis-lazuli à vendre, et des négociants venaient de Peshawar ou même de Rawalpindi pour les leur marchander. Je me souviens qu'ils avaient l'air âgés, certains de ces soldats, presque autant que mes grands-parents, en tout cas bien trop vieux pour arpenter les montagnes et faire la guerre.

« Les gens ont peur des étrangers, maintenant, m'a expliqué Abbas.

— Quand vous m'avez trouvé, j'étais un étranger et vous n'avez pas eu peur.

— Sans vouloir offenser ta fierté, je dois te dire que tu n'avais pas vraiment de quoi faire peur. Notre seul sujet de discussion a été de savoir laquelle de nos maisons était la plus proche pour que tu ne meures pas en chemin. »

Tandis que nous parlions, Alifa s'était avancée dans l'encadrement de la porte, visiblement dépitée que je sois revenu. C'est une enfant gentille, mais assez transparente et plutôt boudeuse. Je voyais bien qu'elle était agacée de ne plus être à nouveau le centre de l'attention. Et de se faire voler la vedette par un jeune homme aussi mal en point, de plus ! Elle avait l'habitude d'avoir son père pour elle toute seule. Elle s'est approchée de lui et s'est mise à le tirer par la manche jusqu'à ce que, finalement, lassé de ses sollicitations, il la renvoie gentiment d'un geste de la main.

« Où est sa mère ? j'ai demandé.

— Elle est morte. Il y a deux ans.

— Je suis désolé », j'ai dit.

Abbas a laissé échapper un soupir.

« Nous avons eu Alifa très tard. Nous voulions d'autres enfants, mais ma femme a été malade

très longtemps et ça n'a pas été possible. »

Il a quitté la pièce brièvement pour aller chercher dans son bureau une petite photo encadrée de sa femme. Je l'ai regardée un moment avant de la lui rendre respectueusement.

« Elle est en paix », a-t-il murmuré.

Nous sommes restés assis en silence jusqu'à ce que je me sente autorisé à parler de nouveau.

« Pardonnez-moi, Abbas. Je ne sais même pas ce que vous faites.

— Je m'occupe de ma maison. J'élève ma fille. Parfois je vais au café jouer au backgammon avec des amis. »

Je m'apprêtais à dire que je voulais parler de sa profession, mais il m'a interrompu en souriant.

« J'étais poète, autrefois. Un poète du gouvernement.

— Maintenant vous êtes à la retraite ?

— Maintenant je n'ai plus de poèmes à écrire. »

# Le verger

Je continue à me sentir mal à l'aise chaque fois que j'approche de mon ancienne maison et, bien que j'y sois retourné tous les jours, je m'en tiens toujours aussi éloigné que possible. Je ne me détends que lorsque je ne l'ai plus en vue et que j'ai pénétré dans l'intimité du verger, protégé par les rangées d'arbres. Je ne veux pas savoir qui sont ces gens qui vivent chez moi, et je ne veux pas qu'ils sachent qui je suis. Et puis désormais je m'y rends plus tôt, bien sûr, car l'aube a toujours été le meilleur moment pour venir.

Je ne suis pas resté longtemps ce matin. Je suis arrivé trop tard, le jour se levait déjà autour de moi. Dans la vallée en contrebas, le muezzin avait commencé son appel à la prière, dont le son m'atteignait affaibli, comme venu d'un passé lointain.

J'ai mis trop de temps à sortir de mon lit. J'avais l'impression d'avoir mal dans tout le corps, et en me retournant j'ai été pris de vertiges et de nausées. Un mal de cœur terrible qui m'a fait me recroqueviller en boule. Cependant je ne voulais pas rater un seul jour et je me suis donc mis en route malgré mes crampes à l'estomac. J'ai dû m'arrêter à plusieurs reprises pour laisser passer les haut-le-cœur. J'avais les jambes chancelantes et du mal à respirer.

Ce sera encore comme ça pendant un bon moment, je pense. Je vais mieux qu'avant mais, aujourd'hui, même mes os me paraissent malades, comme s'ils étaient devenus lépreux et ramollis. J'essaie de ne pas me laisser décourager par des journées comme celle-là, bien que ce soit difficile quand les nausées reviennent. Je me dis qu'heureusement elles ne sont pas aussi violentes chaque matin et que, même quand elles le sont, je suis au moins en état de marcher. J'ai connu bien pire.

Dans le verger, le canal d'irrigation est quasiment à sec. Il descend en pente douce depuis le lac un peu plus haut dans la montagne, et soit le niveau du lac est plus bas que d'habitude, soit, plus vraisemblablement, l'étroite rigole est obstruée par des débris accumulés pendant l'hiver. Ça me fend le cœur de voir ce maigre filet d'eau. Il aurait dû être déblayé dès le début du printemps. Ce fut une de mes premières tâches ici, on m'envoyait en amont du canal pour dégager le passage et c'était seulement quand il y avait eu un gros éboulement, lorsque la boue était trop épaisse ou les pierres trop lourdes pour que je puisse les déplacer tout seul, que je redescendais chercher mon père.

Si j'arrive plus tôt demain matin, et que je suis moins malade, peut-être que j'irai voir si je peux le déblayer, juste pour le plaisir de regarder l'eau couler.

Sous les floraisons, les couronnes des fruits commencent à éclore. J'aperçois les prémices de leur pulpe, fine et verte. Au fil de l'été, leur forme va enfler et leur intérieur mûrir.

Une bonne partie de mon enfance, quand ma mère m'y autorisait, s'est déroulée entre ces arbres. Mon père travaillait de la prière jusqu'à midi, quand la chaleur était trop forte. Il se déplaçait d'arbre en arbre avec son couteau, à la lame recourbée comme une paupière, taillant ici ou là une pousse ou une branche avec une aisance aguerrie. Il voyait dans les arbres des formes qui m'échappaient et que lui savait faire ressortir, apportant des corrections là où je n'en avais pas repéré le besoin.

Il possédait un poste de radio dont il était très fier ; c'était mon oncle qui le lui avait acheté au marché. Parfois il s'interrompait pour l'épousseter en le tenant dans une main tandis qu'il l'essayait avec la manche de sa chemise. Il écoutait principalement des stations parlantes. Il y avait des voix dans ce verger quand j'y travaillais. Même si je ne suivais pas vraiment ce qu'elles disaient, elles constituaient une présence rassurante. Pourtant j'aimais aussi les rares fois où il se lassait des conversations et m'appelait pour venir changer la fréquence, chercher de la musique dans ce vaste espace grésillant. Je me souviens d'avoir dansé entre les arbres, un jour, tourbillonnant sur moi-même

en me croyant seul au monde jusqu'à m'apercevoir que mon père me regardait. Je pensais qu'il allait me gronder mais, sans modifier le sérieux de son expression, lui aussi s'est mis à danser, et sans un mot nous avons continué à virevolter tous les deux. Il avait l'air si ridicule que j'ai été pris d'un fou rire et de vertiges et me suis écroulé par terre. Alors il a imité ma chute et s'est laissé tomber à la renverse en jetant les pieds en l'air, puis il a fait le mort à côté de moi, les deux jambes rigides, dressées vers le ciel. D'habitude, pourtant, il était si calme, si prudent. Quand il éteignait la radio, il la collait à son oreille pour vérifier que le petit chuintement électrostatique s'était tu, soucieux d'économiser les piles.

Même avant que je sois en âge de pouvoir l'aider, il m'emmenait au verger avec lui. Je me souviens qu'il me hissait sur ses épaules pour me promener fièrement entre les arbres. À nous deux, nous étions presque aussi hauts qu'eux. Souvent il s'approchait brusquement d'un tronc et se dressait sur la pointe des pieds, si bien que je m'emmêlais dans les branchages et me mettais à crier devant sa maladresse. Il me jouait ce tour à répétition et moi, perché sur ses épaules, les chevilles fermement immobilisées par l'étau de ses mains, je ne pouvais rien faire pour éviter son piège. Je poussais des cris de frustration désespérés mais, au bout d'un moment, il finissait par m'avoir à l'usure et nous riions en chœur. Il riait presque sans faire de bruit, mon père ; son visage se plissait et ses épaules se secouaient. À peine un petit souffle rauque à l'expiration.

Comme il me manque ! Ce matin j'ai levé les bras pour attraper les feuilles et les frotter sur mon visage. Sous la poussière elles sont brillantes, douces comme du cuir lustré contre ma joue.

# Le marché

Est-ce que tu attends que je te dise que toi aussi tu m'as manqué ? Je préfère différer un moment cette pensée, le temps de trouver les mots suffisants. Laisse-moi plutôt te raconter une autre histoire à la place ; une histoire que tu connaîtras déjà.

Tu te souviens de la façon dont je me suis présenté à toi ? J'allais découvrir par la suite que j'avais déjà entendu parler de ta famille. Ton père était un homme politique de l'administration régionale, connu bien au-delà des limites de la ville. Je l'avais vu, lui et tes frères, à la grande prière du vendredi. Je savais peut-être même qu'il y avait une sœur, sans pour autant savoir que c'était toi. J'avais dû te croiser plusieurs fois quand nous étions enfants, mais tout ce dont je me souviens, c'est de ce premier jour au marché.

J'étais descendu à la ville dans la camionnette d'un voisin et j'étais en train de me frayer un chemin aux abords de la place. Je devais livrer à un marchand deux sacs de fruits très lourds dont le plastique s'étirait sous le poids et me déchirait les mains. Je savais comment les porter sans les secouer car, si les poignées cassaient, les sacs devenaient intransportables, aussi fallait-il les tenir dans ses bras en faisant bien attention à ce que leur contenu ne se renverse pas. Je me suis arrêté un instant pour poser les sacs à mes pieds afin de soulager mes bras. Autour de moi, les étals croulaient sous les tas de pommes et de noix, de raisin et de mûres.

À l'autre bout du marché, je t'ai vue entourée de tes amies. Tu tenais la main de ton petit frère, qui t'arrivait à peine au-dessus de la taille. Tu te trouvais devant un stand de fruits, près d'un plateau d'abricots (je m'en souviens car leur couleur se reflétait sur la soie blanche de ta dupatta, un phénomène étrange dû à la lumière du marché). Ta kurta, aussi rouge que les fruits que je transportais, était brodée de fleurs à l'encolure.

Je n'ai pas eu le courage de te le dire alors. Tu aurais été gênée, de toute façon, et tu m'aurais ri au nez. Mais je n'ai plus ce genre de craintes à présent, donc je vais te le dire : tu étais si belle que je suis resté paralysé, totalement abasourdi, au milieu de la rue. Tes yeux brillaient, comme illuminés de l'intérieur, une lumière que je n'avais jamais vue de ma vie. Je ne savais pas ce que c'était, mais ça m'était incroyablement agréable, excitant. Une femme qui essayait d'avancer vers le marché s'est plainte que je lui barrais le passage et, comme j'étais incapable de lui répondre, elle m'a pris pour un idiot. Elle a secoué la tête et m'a réprimandé tout haut en me contournant.

Je savais que je ne pouvais pas te parler.

Je me suis penché vers mes sacs pour en sortir la plus belle grenade que j'ai pu trouver. Puis je me suis avancé jusqu'à toi et j'ai attendu que tu me regardes. Tes amies se sont tues et m'ont dévisagé curieusement. Alors je t'ai tendu le fruit à bout de bras. Je l'ai déposé dans ta paume – que tu m'avais offerte presque dans un mouvement de surprise – et j'ai fait demi-tour. Je t'ai donné une grenade et je suis parti. Tes amies, une fois remises de leur stupeur, ont commencé à rire et à se moquer de moi, mais je ne me suis pas retourné. Je suis sûr, sûr et certain, que tu n'as pas ri avec elles. Ou alors peut-être juste un tout petit peu, pour masquer ta gêne. J'ai ramassé mes deux sacs en plastique et j'ai continué mon chemin. Ce fut notre première rencontre.

Deux semaines plus tard, tu m'as retrouvé parmi les étals de fruits. Tu portais ton frère. Il paraissait immense entre tes bras, presque trop lourd pour toi.

« Comment tu t'appelles ? » m'as-tu demandé.

Et je t'ai répondu.

« Tu possèdes le verger sur la montagne, m'as-tu dit.

— C'est le verger de mon père », j'ai rectifié, et ça t'a fait rire de me voir aussi pointilleux, ou fier.

Puis tu as penché la tête sur le côté, comme pour réfléchir.

« Je m'appelle Saba », as-tu dit, et ce prénom m'a semblé un cadeau merveilleux.

C'est toujours le cas aujourd'hui. Je l'ai porté en moi longtemps comme mon bien le plus précieux. Je le prononçais rarement tout haut afin qu'il ne soit pas souillé par mon environnement. Je le gardais enfoui au fond de moi et, quand je n'avais rien d'autre à quoi m'accrocher, par un simple murmure dans le noir je te nommais, en prenant soin de ne pas être entendu, et en faisant cela quelque chose de toi m'était rendu et quelque chose de moi était sauvé.

# Le village

Cela fait très longtemps maintenant que je suis sans nouvelles de ma famille. Tu me comprendras si je dis qu'il a été beaucoup plus facile d'en obtenir de ton père que du mien. Il a eu la belle vie. Il est membre de l'Assemblée nationale à présent, un homme puissant, encore plus qu'à l'époque. Je me demande : penses-tu que cette information me perturbe ? C'est vrai, j'aurais cru qu'elle me dérangerait davantage. Il y a eu des fois où je lui ai souhaité des abîmes de souffrance. Mais tout ça est loin derrière, désormais, et au bout du compte son destin m'indiffère. La seule question que je me pose, c'est la façon dont ça t'a affectée, toi, où cela t'a menée.

J'ai quand même dû montrer trop de curiosité à son égard devant Abbas, qui m'a recommandé de faire attention aux questions que je posais. J'ai bien vu qu'il se demandait pourquoi ça m'intéressait autant, mais il s'est retenu de m'interroger. J'ai longtemps hésité sur ce que je devais lui révéler de mon passé. Au début j'avais peur qu'il me demande de partir si je lui parlais de mes années en prison, mais j'ai fini par avoir suffisamment confiance en lui, et ma confiance s'en est trouvée récompensée. Il s'est si bien occupé de moi. Je n'ai pas l'habitude de ça et je suis souvent démuni pour savoir comment réagir.

Il me met aussi en garde sur mes excursions quotidiennes jusqu'à mon ancienne maison. Il sait qu'il y a eu des problèmes là-bas par le passé et il pense que je devrais m'en tenir aussi éloigné que possible, bien qu'il me voie partir tous les matins en dépit de ses conseils. Je ne crois pas qu'il sache pourquoi je continue à y aller. C'est un secret que je garde pour moi, même si je suis sûr qu'avec le temps il finira par le deviner. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un de si intelligent. Et, bien que ce soit également un homme bon, j'ai peur qu'il n'y voie que de la bêtise, la vanité du geste et non sa nécessité.

Il m'a proposé de m'aider à retrouver ma famille, si j'ai la patience de le laisser chercher un peu. Il pense que ce ne sera pas difficile. Il n'y a pas beaucoup de vrais secrets, de choses qui demeurent inconnues. Mais il m'a prévenu que ça risquait de prendre un moment, qu'il lui faudrait poser les questions tranquillement, à son rythme.

« Mais on a le temps, dit-il. Ta famille attendra que tu sois guéri. »

Et ma guérison progresse, bien que timidement. C'est difficile à quantifier. Je ne me sens pas toujours franchement mieux, mais je reconnais, sans aucun doute, que je suis capable de faire plus de choses que ne serait-ce qu'il y a un mois. Depuis cette semaine, j'ai commencé à aider dans la maison. Je suis content d'être en état de le faire, bien que je doive admettre piteusement que c'est la honte qui m'y a poussé. Jusque-là j'ai été égoïste, rassemblant mon énergie et la stockant uniquement en vue de mes marches matinales. Mais désormais, parmi d'autres tâches ménagères, je me rends tous les soirs au puits du village pour rapporter de l'eau à la maison. Avant, c'était la mission d'Alifa, tout comme c'était celle de mes sœurs quand j'étais jeune. Elle s'en est acquittée sans se plaindre jusqu'à ce qu'elle se rende compte que je n'étais plus aussi diminué qu'au début. Je crois que ç'a été une surprise pour elle – comme d'ailleurs en partie pour moi. Je suis sûr qu'elle voyait simplement en moi une personne malade, et non quelqu'un qui guérirait jamais. Mais dès qu'Abbas a attiré son attention sur mes progrès, elle a vite compris.

« Alifa, lui a-t-il lancé un jour, tu ne trouves pas que notre hôte a l'air d'aller beaucoup mieux ? »

Et là, la surprise dans ses yeux, le tic-tac dans sa tête. Elle n'a pas eu besoin d'y réfléchir très longtemps.

« S'il va tellement mieux, qu'est-ce qu'il va bien pouvoir faire ? Il sait cuisiner ? Pour l'instant

c'est moi qui fais presque tout. »

Ce n'était pas complètement vrai, même si elle aidait beaucoup son père.

J'ai secoué la tête.

« Je peux apprendre... j'ai commencé à dire, avant de m'apercevoir que ni l'un ni l'autre ne me considéraient comme partie prenante de cette discussion.

— Alifa, mon cœur, ce n'est pas comme ça qu'on traite les invités.

— L'eau, alors ! s'est-elle exclamée, contente d'elle. Ce n'est pas une bonne idée ?

— Alifa.

— Quoi ? Il est plus grand que moi, il peut en porter plus. »

Elle n'a pas eu besoin d'insister davantage, car je suis alors moi-même intervenu pour proposer mes services ; il est embarrassant de se faire reprocher sa paresse par une enfant. Elle a croisé les bras d'un air triomphant et son père, agacé, a fini par céder.

J'ai la chance que ce ne soit pas loin. Deux excursions par jour seraient au-delà de mes forces. Je traverse le petit village, puis j'emprunte la route qui longe les cultures en terrasses. Je croise des chèvres et des vaches, parfois seules, parfois en troupeaux. Les gens d'ici sont presque tous des paysans. Il y a cependant un potier sur le bord de la route. Son atelier est une petite pièce au rez-de-chaussée d'une maison, fermée par une simple bâche. À l'heure où je reviens de ma marche matinale, la bâche est levée et je peux le voir à l'œuvre dans la pénombre, le battement régulier de son pied sur la pédale qui fait tourner la roue. Devant sa porte sont alignés des bols et des tuiles qui sèchent au soleil, dans une argile orange ou rose, leurs rainures parfaites, comme si on avait passé un peigne sur leur surface.

Seules les femmes du village viennent chercher l'eau au puits, et s'il y en a une avant moi je garde mes distances jusqu'à ce qu'elle ait fini. Parfois j'ai l'impression de les voir se moquer de moi ; peut-être qu'elles s'amuse de ma présence ici. Un jour, quelqu'un m'a appelé par le nom de famille de mon hôte et j'en ai été stupéfait jusqu'à ce qu'Abbas m'explique : il avait raconté aux gens que j'étais un parent lointain venu en convalescence dans les montagnes après une longue maladie. Si bien qu'au moins ici, grâce à ce mensonge, je ne me sens pas rejeté. Le village commence à me devenir familier, comme si c'était un peu chez moi.

La vie au village m'a tellement manqué ! La campagne, la liberté de cet environnement. Et puis les gens aussi m'ont manqué, leur gentillesse. Au point que j'avais presque cessé d'y croire. Et, bien que je n'aie eu aucune intimité pendant toutes ces années d'absence, pas un instant de solitude, j'ai compris seulement récemment combien je m'étais senti seul.

# Le marché

Combien de fois suis-je venu au marché pour te chercher ? Je saisisais n'importe quelle occasion pour descendre en ville. Après mes livraisons de fruits, je traînais dans les endroits où je t'avais vue avec tes amies, j'errais dans les allées entre ton quartier et la place dans l'espoir de t'intercepter en chemin. Un jour, profitant d'un voisin qui proposait de m'emmener sur la plateforme de son camion, j'ai quitté le verger sans la permission de mon père. Ce fut un voyage pour rien – je ne t'ai pas trouvée ce jour-là – et je me suis fait battre en rentrant, mais cela n'a pas suffi à me dissuader d'essayer.

Et pourtant, combien de fois nous sommes-nous vus ? Ma bien-aimée, si peu. Il y avait des jours où je te trouvais et mon excitation montait, mais l'expression inquiète sur ton visage me disait qu'un de tes grands frères était dans les parages et que je ne devais pas venir te parler.

Peut-être que le temps que nous avons passé ensemble ne s'élève au total qu'à quelques minutes de ma vie. Mais ce furent les plus importantes de mon existence, et dans mon souvenir elles s'épanouissent pour peupler mes journées. Tout était plus riche grâce à toi ; l'air autour de nous semblait avoir davantage de couleur ou d'intensité.

J'étais frustré que nous ne puissions jamais être seuls. Toujours, il y avait ton petit frère et tes amies. Elles plaisantaient à propos de ton nouveau copain paysan, racontaient que je venais au marché distribuer des grenades à toutes les filles qui me plaisaient. Il était clair qu'elles te considéraient comme leur chef, qu'elles m'acceptaient seulement parce que tu le voulais bien. Mais elles n'étaient pas méchantes.

Je me sentais léger en ta compagnie. Cela faisait naître en moi un personnage que je ne connaissais pas. Je me donnais du mal pour te divertir, te faire rire. Tout pour te donner envie de désirer ne serait-ce qu'une minute de plus ma présence.

Je te parlais du verger. Je m'en vantais, même, pour être honnête. Je te disais que c'était le plus bel endroit sur terre.

« Ah bon, parce que tu es allé partout ? » m'as-tu demandé.

Et, bien sûr, je n'étais allé nulle part.

« Non, pas partout, ai-je répondu en essayant d'insinuer que j'avais quand même roulé ma bosse. — Et où, alors ? »

Comme tu me taquinais ! Il fut vite établi lequel de nous deux était le plus malin. Mais je commençais à apprendre, et je ne me laissais pas faire.

« Jusqu'à ce que tu l'aies vu, ai-je déclaré, tu ne peux pas dire que j'ai tort. »

Tu as marqué une pause. J'ai pensé que tu étais sans doute impressionnée par mon insistance, mais peut-être étais-tu simplement amusée.

« Dans ce cas, je vais être obligée de le voir », as-tu rétorqué.

L'idée m'a frappé.

« Pourquoi tu ne viendrais pas maintenant ? » ai-je suggéré.

Une de tes amies qui nous écoutait a soudain laissé échapper un petit rire moqueur. Tu m'as regardé avec pitié. Je dois te dire : avant de te connaître, je ne m'étais jamais inquiété de ne pas être intelligent. Pourtant, en ta présence, quand j'en avais le plus besoin, mon esprit ne fonctionnait plus et je devenais assez bête.

« Je suis désolé, ai-je bredouillé. Pardonne-moi. Je ne voulais pas dire... »

Mais, gentiment, tu avais déjà changé de sujet.

Est-ce ainsi que nous en sommes venus à parler du mariage ? Peut-être avais-je repris confiance en moi et me vantais-je à nouveau de la douceur de la vie dans notre petit hameau. Le fils aîné de notre voisin allait se marier et ils donnaient une grande fête chez eux. C'étaient les plus riches de tous nos voisins, ils possédaient les meilleures terres.

« Quel dommage que tu ne puisses pas venir. Tous les gens du village sont invités. Il y aura des musiciens.

— Qui te dit que je ne vais pas venir ?

— Tu ne les connais même pas ! Comment pourrais-tu être invitée ?

— Je viens, as-tu dit. Avec ma mère. »

J'ai ricané, persuadé que tu te moquais de moi.

« Mon père est l'invité d'honneur.

— Ton père ? Qui est ton père ? »

Tu m'as répondu en m'observant attentivement, comme si c'était un test. Mais ma surprise n'était pas feinte et tu as secoué la tête d'incrédulité, médusée par mon ignorance, et peut-être aussi, pour cette fois seulement, quelque peu rassurée par elle. Et c'est de cette façon que j'ai su qui tu étais.

# Le mariage

Je suis allé à la fête du mariage à pied avec mon père. Depuis la ville, les gens venaient en remontant le lit du ruisseau, sec et pierreux durant l'été, ce qui en faisait un chemin plus court que par la route. Nous, nous n'avions qu'à traverser le verger puis couper à travers champs. Le maïs m'arrivait jusqu'à la tête. Je levais les bras pour passer les mains entre les épis. Alors que la nuit tombait, nous avons atteint le haut mur en pisé qui entourait la maison, dont le portail était ouvert. Derrière, le ciel commençait à s'obscurcir, avec en son cœur une intense lueur bleue qui virait au noir. Nous avons pénétré dans l'enceinte de la cour et salué l'homme de la maison. Mon père était sérieux dans son allure, sincère dans ses félicitations.

Il y avait un monde fou à l'intérieur. Éclairée par de petits feux, la cour avait à la fois des recoins d'ombre et de lumière. Au fond, un groupe de musiciens jouait, les tambours crépitant comme de la pluie tandis que les cordes et les pipeaux s'inséraient dans le rythme, tels des oiseaux.

Je me suis assis par terre à côté de mon père. Je ne pense pas qu'il aimait beaucoup ce genre d'événements. Il souriait chaleureusement à tout le monde mais je pouvais deviner son malaise sous la surface, comme s'il ne se sentait pas complètement à sa place. Le poids de ses obligations envers ses hôtes semblait lui peser. Je n'avais pas de telles réserves. J'étais excité, enivré par l'atmosphère qui régnait. J'ai repéré un groupe d'amis de la mosquée et je suis allé m'asseoir avec eux pour assister à la cérémonie. Une fois mes yeux accoutumés à la pénombre, je me suis mis à te chercher sur le toit qui courait le long du mur de la cour, là où les femmes étaient rassemblées autour de la mariée. Au bout d'un moment je t'ai vue, vêtue de vert et d'or.

Je levais souvent les yeux vers toi mais tu prenais bien soin de ne jamais me regarder. Pourtant, chaque fois que je me tournais dans ta direction, j'avais le sentiment que tu venais tout juste de détourner la tête. Malgré la foule, je ne voyais personne d'autre que toi. Il me semblait que nous étions les deux seuls invités à cette fête, et le brouhaha ambiant – le bruit des rires et des conversations, et même la musique – s'est progressivement estompé. Une émotion a déferlé dans tout mon corps. Je pouvais à peine respirer.

Dans la cour, les hommes se relayaient pour danser tour à tour dans l'espace devant l'orchestre, sautant et virevoltant au son des instruments, tournoyant et battant des pieds en rythme. Les invités glissaient des billets aux meilleurs danseurs – une marque à la fois de richesse et de générosité – qui, quand ils avaient fini, remettaient l'argent aux musiciens.

Alors que je contemplais le spectacle, assis avec mes amis, mon père s'est penché en avant et m'a tapé sur l'épaule.

« Il est l'heure d'aller te coucher », m'a-t-il dit.

J'avais l'impression que nous venions à peine d'arriver. J'ai regardé autour de moi et je n'ai vu personne partir.

« S'il te plaît, ai-je répondu. Encore un peu. Il est trop tôt. Mes amis sont encore là et ils ont bien plus de chemin que nous pour rentrer.

— Encore un peu, a-t-il cédé. Mais tiens-toi prêt à partir quand je te le demanderai. »

Déçu, je t'ai cherchée des yeux mais je t'avais perdue. Une autre femme était assise à ta place. Je me suis levé pour balayer la foule du regard, voir si j'arrivais à trouver ta mère ou ton père, mais une vague de panique avait commencé à s'emparer de moi et je ne voyais plus qu'un brouillard de visages dans l'obscurité.

J'ai quitté mes amis pour aller rejoindre mon père.

« Je rentre », ai-je dit, et il m'a répondu d'un hochement de tête.

Comme ce souvenir est douloureux à ma mémoire. C'était la première fois que je lui mentais, et ce sont les derniers mots que je lui ai adressés de ma vie.

Je me suis faufilé aisément à travers la foule jusqu'au bord de la cour. Loin des feux et de l'agitation, la nuit était fraîche.

J'avancais le plus lentement possible pour augmenter mes chances de te trouver. J'ai longé le mur d'enceinte jusqu'à parvenir au pied d'un escalier qui menait au toit. Je savais que je ne pouvais pas monter et qu'il ne fallait pas qu'on me voie traîner là, aussi, quand j'ai entendu des pas sur les marches, j'ai commencé à m'éloigner. Mais en partant j'ai jeté un coup d'œil derrière moi et j'ai vu – cela m'a paru un miracle – que c'était toi qui descendais calmement, le visage caché derrière ton foulard mais assez bas, laissant apparaître les contours de ton nez et de tes pommettes. J'ai toujours voulu te demander : était-ce par hasard que tu te trouvais là ? Ou bien m'avais-tu vu partir et venais-tu à ma rencontre ? Je crois qu'aucune des deux réponses ne pourrait me décevoir. C'était si merveilleux de tomber sur toi. Tout ce que j'avais espéré de cette soirée.

Je devais sourire comme un idiot, mais je n'étais pas gêné. Je savais déjà que l'amour rend idiot et j'étais satisfait de l'être autant que souhaité.

« *As-salâm alaykoug.*

— *Wa alaykoug as-salâm.* »

J'étais conscient qu'il ne fallait pas qu'on nous voie ensemble, que nous n'avions pas beaucoup de temps.

« Tu peux venir avec moi ? ai-je demandé.

— Pourquoi ? » as-tu répondu.

J'ai cru que mon cœur allait se briser. Si tu avais besoin de me demander pourquoi je voulais que tu viennes, c'était que tu ne ressentais pas la même chose que moi. Il n'y avait plus d'explications à donner, seulement une émotion comme un impératif dans ma poitrine. Ne la sentais-tu pas aussi ?

« Je dois te parler de toute urgence, ai-je dit.

— Ah bon, c'est urgent ? »

À ce stade, j'étais dans tous mes états, je ne savais plus quoi dire, mais tu n'as pas réussi à garder ton sérieux : un sourire a illuminé ton visage, tes yeux se sont mis à briller et j'ai éprouvé un élan de joie et de triomphe. Même là, je pensais que j'allais encore devoir batailler ferme pour te mériter.

Mais tu as regardé dans le noir derrière ton épaule, la mine soudain inquiète, j'ai moi aussi entendu quelqu'un s'approcher de nous dans l'obscurité et tu as commencé à t'éloigner.

« Rejoins-moi, ai-je murmuré en pointant le doigt vers l'autre bout du champ. Rejoins-moi au verger. »

# Le verger

J'étais sûr que tu allais venir, et pourtant terrifié que tu ne viennes pas. Je me souviens des trépidations dans mon cœur. Je ne tenais pas en place. Je me suis assis un moment, le dos appuyé contre un arbre, pour aussitôt me relever d'un bond comme si son tronc m'avait brûlé la peau. Je me suis mis à faire des allées et venues sur le muret, en équilibre sur les pierres, mais je n'avais pas envie que tu me surprennes en train de jouer à des jeux d'enfant et j'ai sauté à terre, scrutant autour de moi la pénombre d'avant l'aube, dressant l'oreille au moindre bruit.

C'était une excitation puérile. Mon cœur est plus lent, à présent, et sait attendre plus patiemment.

Et puis je t'ai vue qui approchais timidement. Le plus noir de la nuit était passé mais tu ne connaissais pas le chemin aussi bien que moi.

« Saba », ai-je dit doucement.

Tu t'es arrêtée un instant et je t'ai vue pencher la tête sur le côté.

« Par ici », ai-je ajouté, et tu as repris ta marche avec une assurance retrouvée.

J'ai pensé un moment que tu avais l'air hésitante, peut-être même gênée d'être là, mais ce fut vite effacé.

« Alors c'est ça, ton fameux verger, as-tu dit en balayant du bras l'obscurité. Tout ce que tu m'as promis.

— Tu ne peux pas le voir à présent, mais il est magnifique à la lumière du jour.

— Et tu t'imagines que je vais attendre jusque-là ?

— Ce ne sera pas long. Tiens, j'ai apporté quelque chose pour s'asseoir. »

Nous nous sommes installés côte à côte et nous avons parlé, plus intimidés que jamais. Nous avons parlé de choses que les instants volés au marché ne nous permettaient pas d'aborder. Tu m'as parlé de ta famille et de tes amies. Tu m'as dit tes couleurs préférées, tes odeurs préférées.

Je me sentais fatigué après cette longue nuit et j'ai commencé à me dire que finalement nous n'allions pas pouvoir attendre jusqu'à l'aube. Que je ne pouvais pas te retenir si longtemps. Que nous aurions tous les deux des ennuis. Mais je n'arrivais pas à me résoudre à partir, et tu ne me l'as pas demandé.

Entre le froid de la nuit et notre engourdissement, nous nous sommes rapprochés. Et à un moment, qui dura à peine une ou deux secondes en réalité mais continuera à vivre à jamais dans ma mémoire, tu t'es penchée en avant. Tu as pressé ton front contre le mien. Tu as posé ta joue sur la mienne. Et au moment où tu la retirais, tu as replongé vers moi et m'as embrassé là, tes lèvres s'arrêtant d'abord sur ma joue puis à nouveau sur ma tempe. Sincèrement, je n'imaginai pas qu'il puisse exister sensation aussi merveilleuse dans tout l'univers.

J'ai embrassé ta main, ta joue, je t'ai dit à quel point je te trouvais belle. Cela n'a duré qu'un instant, avant que tu ne détournes le regard. Ta main toujours serrée dans la mienne. Je croyais toute ma fatigue envolée, mais quand tu as posé ta tête sur mon épaule j'ai fermé les yeux quelques secondes et, sans m'en rendre compte, je me suis endormi.

Nous nous sommes réveillés un peu plus tard et avons regardé l'aube se lever. Les traînées de gris se teinter de couleur. Le sentier poussiéreux qui menait au village jaunir et les maisons émerger de la pénombre, leurs ternes briques de boue commencer à se réchauffer. Nous avons regardé les montagnes se matérialiser sous nos yeux, immenses sur le fond bleu du ciel, couronnées de glace puis ridées et marron sous la limite des neiges éternelles. L'air froid semblait se dissiper, comme si toute la vallée avait pris une grande inspiration et retenait son souffle, silencieuse. On aurait pu croire que

tout ça nous appartenait.

Puis les hirondelles se sont mises en mouvement, pourchassant des insectes entre les arbres. Elles filaient devant nous en vol plané avant de faire demi-tour dans un impeccable battement d'ailes. Elles piquaient au-dessus de nos têtes en nous bénissant de toute leur envergure.

À mes côtés, tu étais une chaleur parfaite, une compagnie parfaite.

« Alors, j'ai dit, n'est-ce pas aussi beau que je te l'avais promis ? »

Et pour une fois tu ne t'es pas moquée de moi, tu n'as pas protesté, et pendant un moment nous avons regardé l'aube ensemble.

# Ton père

Saba. Nous n'étions alors que des enfants, nous ne savions rien des frontières qui traversent le monde des adultes. Nous ne savions pas que le monde était constitué de murs et de barreaux, que les peuples étaient séparés les uns des autres. Les montagnes étaient poreuses, comment aurait-on pu y tracer des frontières ? Et si même les nations ne pouvaient être séparées, alors pourquoi deux personnes quelconques auraient-elles dû l'être ? Non, nous étions des enfants et ne savions rien de tout ça ; peut-être ne serons-nous plus jamais aussi sages.

Ton père connaissait ces frontières. C'était un homme politique, il comprenait leur pouvoir. Il savait qu'elles ne pouvaient être franchies sans mettre en péril l'ordre du monde.

Il ne savait rien de l'amour, qui n'a que faire de cet ordre.

Quand ta mère, sur le point de rentrer, ne t'a pas trouvée au mariage, il a envoyé un de ses serviteurs à ta recherche. L'homme t'a d'abord cherchée à la fête mais s'est fait dire que tu étais partie. Sans doute quelqu'un avait-il vu la direction que tu avais prise, car le serviteur a traversé le champ pour venir te récupérer au verger.

Ignorant tout cela, nous dormions. La première chose qui m'a réveillé fut ton cri alors qu'on te tirait par le bras. Ta chaleur arrachée à mes côtés en un instant. Je me suis levé pour protester, mais l'homme m'a repoussé à terre et m'a injurié en t'entraînant au loin. Un flot de paroles s'échappait de ses lèvres, fustigeant ton indécence. Il t'emmenait en te tirant derrière lui et je me suis mis à vous suivre, mais il s'est retourné pour me hurler dessus et j'ai dû m'arrêter.

Ton père dirait que nous n'avions rien à faire ensemble, que nous appartenions à deux mondes différents. Mais nous venons de la même terre, toi et moi, du même peuple. Nous parlons la même langue, buvons la même eau. Nous connaissons le même soleil, le même ciel. Alors si même nous devons être séparés l'un de l'autre, quel espoir y a-t-il pour le reste du monde ?

# Je suis un idiot

J'ai erré entre les arbres, hébété. Je me suis arrêté devant ma maison sans pouvoir en franchir le seuil. De l'autre côté du verger, j'entendais encore les musiciens jouer, les derniers invités du mariage bien décidés à prolonger la fête jusqu'au lendemain. Mon père avait dû rentrer depuis longtemps et s'apercevoir que je n'étais pas là. J'allais me faire gronder d'être resté dehors tout seul, pourtant j'y pensais à peine. J'ai fait demi-tour et j'ai pris la direction de la ville. C'était un long trajet pour moi à l'époque – bien plus long que mes marches matinales d'aujourd'hui – et je ne l'avais jamais fait seul.

Quel était mon plan ? Est-ce que j'imaginais te demander en mariage ? Peut-être bien que oui. Ou, au moins, dire à ton père que je t'aimais, comme si cette explication suffirait à tout arranger.

Je sais, bien sûr, quel idiot j'ai été. J'aimerais pouvoir prétendre que j'étais aussi courageux, mais ce serait mentir. Pour le dire autrement, il me semblait simplement que je n'avais pas le choix. Que la vie avait parlé et que je n'avais qu'une seule réponse à lui apporter. Je souris à présent, bien qu'avec amertume, en me remémorant l'assurance de la jeunesse.

La grille de ton jardin était ouverte, comme si quelqu'un venait d'entrer et l'avait laissée entrebâillée derrière lui. La porte de la maison aussi était ouverte, une jeune femme en train de balayer les marches du perron. Elle a levé les yeux, surprise, quand je lui ai dit bonjour. J'ai prononcé ton nom, demandant à te voir.

Elle m'a dévisagé d'un air suspicieux et je me suis redressé de toute ma hauteur, bombant le torse, même si j'avais le visage en feu. Sans me répondre, elle a posé son balai et est rentrée dans la maison en refermant la porte pour que je ne puisse pas la suivre.

Mon assurance a un peu vacillé pendant que je l'attendais là. J'avais trop chaud, comme si mon corps avait su bien avant moi que je n'aurais pas dû venir. J'essayais de prévoir ce que j'allais dire, mais mon esprit tourbillonnait et refusait de se calmer.

J'ai entendu dans la maison les vibrations d'une voix, graves et rapides, et soudain il est apparu, ton père, à une vitesse terrifiante qui m'a fait reculer d'un pas. Il avait été tiré du sommeil ; il avait les cheveux gras et aplatis, les yeux écarquillés. J'ai ouvert la bouche pour m'exprimer, mais seul un bégaiement en est sorti. Il a levé un bras et j'ai senti une vive morsure à l'épaule. C'est seulement alors que j'ai remarqué la cravache dans sa main. Une fine baguette en bois clair. Je n'avais pas vu qu'il l'avait. Le choc de la douleur m'a fait monter les larmes aux yeux. J'ai été si sonné par sa violence que je n'ai même pas pu protester. Mais quand un deuxième coup a tracé une ligne de sang sur ma joue, j'ai poussé un cri. Il m'a encore frappé et je suis tombé à terre, et même recroquevillé les coups ont continué à pleuvoir sur mes jambes, ma hanche, mon dos.

Au prix d'un ultime effort, j'ai réussi à me redresser et à m'enfuir, parcourant quelques mètres à quatre pattes en me retournant pour voir où en était mon poursuivant.

Mais je me suis arrêté net. Je t'ai vue debout, la bouche grande ouverte, dans l'encadrement de la porte.

Ton père aussi t'a vue. Il s'est détourné de moi et t'a empoignée par un bras en te soulevant quasiment de terre, puis s'est mis à te frapper là, sous mes yeux.

Une fureur soudaine m'a redonné des forces. La douleur de mes blessures m'avait quitté. J'ai bondi, attrapé la main de ton père et lui ai arraché sa cravache. Je n'étais sûrement pas plus fort que lui, mais il a paru si surpris qu'il n'a pas résisté, restant planté là un moment, incrédule, alors que je le frappais violemment à la jambe. Il a tressailli, m'a injurié et a voulu me reprendre la baguette mais je l'ai alors abattue sur son poignet et il a poussé un hurlement de douleur, s'est reculé vivement et s'est

effondré au sol, les coudes repliés sur la tête pour se protéger alors que je l'assailais à nouveau. J'ai imprimé des lignes de sang sur ses bras.

Je me serais arrêté, j'en suis sûr, ou alors la rage de ton père aurait surpassé sa peur et sa souffrance, il se serait souvenu de sa force et il aurait repris le dessus. Quoi qu'il en soit je ne l'aurais pas tué, même si tu ne m'avais pas stoppé.

Tu as posé une main sur mon bras. En douceur, mais c'était assez pour me réfréner. Il y avait de la terreur dans ta voix quand tu as prononcé mon nom.

« Arrête, tu as dit. Qu'est-ce que tu fais ? »

Tu t'es interposée entre ton père et moi. Tu avais l'air horriblement effrayée et j'ai cru que tu avais peur pour ton père, peur que je lui aie fait du mal alors que mes propres plaies brûlaient encore.

Je me suis rendu compte que d'autres gens s'étaient massés autour de nous. Nos cris avaient réveillé la maisonnée. Tes frères, abasourdis par ce qui se passait, l'aîné aidant ton père à se relever tout en me dévisageant, stupéfait.

Et je fulminais que tu choisisses de le protéger lui au lieu de moi. Je ne pouvais contenir ma colère. Je t'ai crié dessus. J'ai jeté la cravache et je suis parti comme une furie. J'ai repris la route en pleurant, la vue brouillée par la rage et les larmes.

J'étais tellement jeune, tellement idiot. J'ai honte de ma bêtise et j'espère que tu me l'as pardonnée. Il ne m'était pas venu à l'esprit qu'en t'interposant entre ton père et moi c'était moi, en réalité, que tu cherchais à protéger.

# Le verger

Lorsque je grimpe la côte jusqu'au verger, je garde les yeux rivés au sol et les relève seulement de temps en temps vers mon objectif. Mais sur le chemin du retour, ils sont libres de vagabonder davantage et de suivre la ligne des tamaris le long de la rivière tout en bas, un ruban de verdure qui mène jusqu'à l'endroit où s'épanchent les marais roseliers, dont les couleurs se parent alternativement de vert et de jaune sous la caresse du vent. Dans un champ au loin, un paysan est au travail, plus matinal que d'habitude, qui marche à côté de ses deux bœufs en de lents va-et-vient.

L'été est presque là et la chaleur est rude au milieu de la journée. J'ai froid quand je pars à l'aube mais je reviens sous le soleil et j'y suis encore trop sensible. J'ai la chance que la route soit en descente tout du long. Hier je suis resté allongé tout l'après-midi à l'ombre pour me remettre de mes efforts.

Il y a quelques jours, j'ai vu un policier en redescendant du verger. Il était assis au volant d'une voiture garée de l'autre côté de la chaussée, à l'ombre en bordure du village. Son véhicule était recouvert de poussière d'avoir roulé sur les routes en terre. Ce n'était pas une voiture de police, mais l'homme était en uniforme. Il avait des lunettes de soleil en miroir.

Je me suis mis à trembler. Mes épaules et mes bras tressaillaient sans que je puisse les contrôler. *C'est moi qu'il attend*, j'ai pensé. Il était si tôt, quelle autre raison pouvait-il avoir d'être ici ? Je sentais mes jambes fléchir sous moi et j'ai cru un instant que j'allais devoir m'arrêter. C'était comme un mauvais rêve dans lequel ton corps refuse de bouger. Mes pieds se traînaient quand j'essayais de les soulever.

Alors que j'approchais, j'ai failli traverser la rue pour aller vers lui, attiré par une terrible impulsion, mais j'avais encore une part de lucidité en moi et j'ai continué mon chemin. Il ne m'a pas prêté la moindre attention mais je me suis quand même retourné plusieurs fois pour voir s'il me suivait à travers le village, s'il regardait dans quelle direction j'allais. J'ai eu le souffle court et le cœur qui battait pendant un long moment après, sans pouvoir me calmer. J'avais l'impression d'être redevenu un enfant.

Pourtant, à l'époque, quand les policiers m'ont pris, je n'ai pas eu peur. Ils m'ont rattrapé alors que je rentrais chez moi. Je marchais d'un pas titubant, toujours en pleurs. La douleur des coups infligés par ton père me brûlait encore. Je ne comprenais pas pourquoi tu t'étais comportée ainsi. Je bouillonnais d'une rage indignée. N'avais-je pas tenté de te protéger ?

J'étais perdu dans ces pensées et je n'ai pas remarqué la jeep qui s'arrêtait à ma hauteur, ni les policiers qui en descendaient, jusqu'à ce que l'un d'eux pose une main sur mon épaule pour me retenir. Ils m'ont demandé mon nom et je le leur ai donné, puis ils m'ont fait monter à bord du véhicule et nous avons roulé jusqu'au poste de police de la ville.

Là, ils m'ont enfermé dans une cellule où le feu de mon indignation a eu le temps de refroidir.

J'ai attendu des heures et des heures derrière les verrous. La nuit était tombée lorsqu'ils sont revenus. On m'a emmené dans une pièce entièrement nue à l'exception d'une table et d'une chaise. Deux policiers se trouvaient là. Ils m'ont fait allonger sur la table, un des deux hommes me tenant les chevilles pour que je ne puisse pas bouger. L'autre m'a enlevé mes chaussures et les a jetées dans un coin. Je me souviens du début de ma peur. Même après toutes ces années, je me souviens que c'est le moment où la peur a commencé. Elle ne m'a pas quitté depuis, pas complètement. Pour la première fois, j'ai pensé que la raison pour laquelle mon père ne venait pas était qu'il ne savait pas où j'étais. Ou peut-être était-il venu et l'avaient-ils renvoyé en lui disant qu'il ne pouvait pas me voir ou qu'ils

n'avaient jamais entendu parler de moi.

Ils m'ont maintenu allongé et m'ont fouetté la plante des pieds. Je n'avais jamais connu un tel supplice, chaque coup irradiant instantanément dans tout mon corps, mes nerfs électrisés de douleur. Mon estomac s'est cabré et j'ai vomi, manquant de m'étouffer avant de réussir à tourner la tête pour cracher. Le policier a poussé un juron et m'a fouetté de plus belle. Je criais encore et encore. Je me débattais, mais je ne pouvais pas bouger.

Ils m'ont accusé de tout un tas de choses. D'avoir voulu tuer ton père, d'avoir essayé de le voler. Je leur disais que c'étaient des mensonges mais ils ne m'écoutaient pas. Ils m'ont demandé si je t'avais violée. Je ne savais pas ce que ça voulait dire. Je commençais à avoir peur de t'avoir fait du mal sans le savoir. Ce qui aurait expliqué ta colère.

Ils m'ont battu jusqu'à ce que je réponde oui à toutes leurs questions, celles que je comprenais et celles que je ne comprenais pas. Je pensais être aussi coupable qu'ils me l'avaient fait croire. J'ai écrit mon nom sur des feuilles blanches, sans comprendre ce que j'étais en train de faire.

Et puis ils m'ont ramené dans ma cellule. Mes plantes de pied me brûlaient alors que le sang recommençait à y battre, déclenchant d'atroces vagues de douleur. Je ne pouvais pas me tenir debout. Je me suis allongé sur le côté, roulé en boule, et j'ai attendu que mon père vienne me chercher.

Une deuxième nuit s'est écoulée et il n'était toujours pas venu. Je pensais qu'il devait avoir trop honte de me voir, que j'avais dû faire quelque chose de terrible. Je l'imaginai en colère et déçu. Je me sentais tellement idiot. Assis dans ma cellule glacée, je me suis mis à pleurer.

Le lendemain matin, j'avais froid. Je n'avais rien mangé depuis deux jours mais la douleur me donnait des maux de ventre et je ne ressentais pas la faim. Personne n'était venu pendant la nuit et j'ai relevé les yeux, plein d'espoir, quand la porte s'est ouverte dans un grincement. Un des policiers est entré et j'ai tendu le cou pour essayer d'apercevoir mon père derrière lui, qui m'aurait attendu dehors. Je ne l'ai pas vu ; il n'était pas là. Sans prévenir, le policier m'a flanqué un violent coup de matraque sur la tête. Je ne m'y attendais pas et me suis effondré au sol, choqué. Du sang coulait de mes sourcils et j'ai porté une main à mon front. Mon bras paraissait tout léger ; le monde semblait vibrer autour de moi.

Le policier m'a tiré de ma cellule. Comme mes jambes ne me portaient pas, il a dû me traîner le long du couloir puis dehors. J'avais le visage ruisselant et, à travers le sang et la lumière éblouissante du soleil, je cherchais bêtement des yeux ma famille.

On m'a soulevé de terre et jeté dans une jeep de police. La portière a claqué derrière moi. Même là, je croyais encore qu'on allait me ramener chez moi, que j'avais déjà payé au décuple la violence infligée à ton père. Mais le moteur a démarré et le véhicule s'est ébranlé, a quitté la cour, a pris sur la droite et s'est enfoncé dans la vallée, s'éloignant de mon village, de ma maison, emportant avec lui dans sa descente tout ce qui restait de mon cœur.

« Où va-t-on ? » ai-je demandé au conducteur.

Le policier assis à côté de lui a éclaté de rire.

« Tu as entendu ça ? lui a-t-il dit. Il se demande où on va. »

Il s'est penché vers moi par-dessus le dossier de son siège.

« À ton avis, où est-ce qu'on va ? On va profiter du beau temps pour se balader. On part en pique-nique. »

Et il a ri de sa propre blague.

Je me suis touché le front. La plaie ne saignait plus et le sang commençait à coaguler, mais j'avais la nausée et la blessure me lançait sans discontinuer. Je sentais sous mes doigts la chair

déchirée, l'os à nu.

Quelques minutes plus tard, l'homme s'est de nouveau tourné vers moi, la voix calme et sérieuse.

« Tu agresses une fille, et ensuite tu attaques son père. Tu ne sais pas que c'est un homme important ? Alors on t'emmène dans le désert pour t'exécuter. »

Il a pivoté légèrement pour me présenter le revolver dans l'élégant holster en cuir noir qu'il portait à la taille.

« Pan ! Comme ça. Ce sera rapide. »

Ils se sont bel et bien arrêtés en chemin sur un bas-côté désert et j'ai eu terriblement peur. Recroquevillé sur la banquette, j'attendais que la portière s'ouvre. Je me suis mis à paniquer. Mes mains cherchaient quelque chose à quoi s'agripper et mes doigts se sont resserrés sur la ceinture de sécurité ; j'étais prêt à m'y accrocher de toutes mes forces. Mais ils ne sont pas venus me chercher. Le conducteur s'est planté dos à la voiture pour soulager sa vessie et, quand il a eu terminé, il est remonté sans même me jeter un regard. Un instant plus tard, nous avons redémarré.

La voiture soulevait la poussière de la route, qui pénétrait en tourbillons par les fenêtres. Elle me remplissait la bouche et j'avais une soif immense.

« S'il vous plaît, ai-je demandé, je pourrais avoir de l'eau ? »

On m'a ignoré. Nous avons continué à rouler et la panique est revenue. Je ne savais pas où nous étions, je n'avais jamais voyagé aussi loin. Je me suis tordu le cou pour essayer de voir par où nous étions passés, de me souvenir des virages de la route, mais je n'y avais pas prêté attention et j'étais perdu.

« J'ai soif, ai-je répété. Il faut me donner de l'eau ! »

Comme ils m'ignoraient toujours, j'ai braillé plus fort. J'ai exigé de savoir où ils m'emmenaient.

« Où est mon père ? » ai-je crié.

La peur m'avait quitté et je suis devenu imprudent. Quelle importance, puisqu'ils allaient me tuer ? Je leur ai hurlé dessus jusqu'à ce que la jeep s'arrête à nouveau, que la portière s'ouvre en grand et que deux mains m'empoignent. J'ai senti les cailloux pointus du bas-côté s'enfoncer dans mes paumes et mes genoux, puis une matraque s'abattre féroce sur ma cuisse et une botte dans mes côtes.

Je suis resté roulé en boule pendant le reste du trajet. Je me souviens de la nausée plus que de la douleur. Elle arrachait de violents grognements à mon estomac mais je les ravalais, gémissant en sourdine sous le bruit du moteur.

# Le jardin

C'est l'après-midi et je me repose dans le jardin pour récupérer de ma marche matinale. Quel plaisir de pouvoir me prélasser ici. La première fois que je me suis levé de mon lit et que je suis allé m'asseoir dehors, j'ai eu besoin d'Abbas pour me déplacer. Il avait passé mon bras autour de ses épaules et m'a quasiment porté contre son flanc. J'étais si léger qu'il aurait sans doute pu me soulever d'une seule main. Alifa sautillait devant nous, impatiente de me faire visiter ses recoins du jardin. Après tant de jours alité, tant d'années à souffrir du manque de lumière et d'espace, je n'aurais pu être plus déçu. J'avais l'impression d'avoir troqué une cellule contre une autre. Les murs de ce jardin m'oppressaient. Il m'avait l'air petit, et seul le bleu de son toit, inaccessible au-dessus de nos têtes, me rappelait que je n'étais plus en prison.

Je me suis assis à l'ombre sur une marche et il m'a fallu un long moment avant que la beauté du lieu ne m'apparaisse. Au début je ne la voyais pas du tout. Mes yeux ne parvenaient pas à se fixer sur l'ordre harmonieux qu'Abbas avait créé, ni sur les fleurs qu'Alifa me nommait. C'était une vision étourdissante. Je ne voyais qu'un fouillis de couleurs. Je ne voyais que les murs. J'ai été saisi de vertige et j'ai dû me courber en avant sur mes jambes, tête rentrée, pour laisser passer une crise de tremblements. J'ai pris une grande inspiration. Je n'avais qu'une envie, retourner dans ce lit que j'avais été si pressé de quitter. Plié en deux, j'ai trouvé refuge en moi-même.

Pourtant, en respirant, j'ai senti peu à peu une étrange sensation grandir en moi, une force qui semblait jaillir de ma poitrine pour se répandre dans tout mon corps comme un flux d'énergie. J'ai failli perdre connaissance. J'en avais le tournis. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait.

« Qu'est-ce que c'est ? ai-je demandé, chancelant.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu as ? » m'a répondu Abbas.

Son inquiétude était discrète mais urgente. Il m'a posé une main sur l'épaule pour me rassurer.

Je ne savais pas comment l'expliquer. J'ai agité les mains en l'air autour de moi pour tenter de m'exprimer. Et tout à coup il a paru saisir. Il avait une expression peinée.

« Ce sont les roses, a-t-il dit à mi-voix.

— Non, non... », ai-je protesté, croyant m'être mal fait comprendre.

Mais, à ma grande stupeur, je me suis rendu compte qu'il avait raison. C'était le parfum des roses, une odeur presque imperceptible mais tellement suave, qui faisait sur mes sens engourdis l'effet d'un puissant narcotique.

Je suis resté assis là un long moment, jusqu'à ce que l'ombre se soit déplacée et que je sente la chaleur du soleil sur ma peau. J'étais tellement vulnérable que ça me piquait et que j'en ai eu des rougeurs pendant des jours, mais j'ai refusé de bouger quand Abbas a voulu me faire rentrer.

« Ce n'est pas prudent, disait-il. Le soleil sera toujours là demain.

— Encore un peu. S'il vous plaît. J'ai envie de le sentir encore. »

Depuis, j'ai fini par adorer ce jardin, et je pense que les heures passées à me reposer dehors, à l'ombre tout en profitant de la chaleur du soleil, la peau aux aguets, sensible au moindre souffle d'air, ont autant compté que tous les médicaments que l'on m'a prescrits. Alifa me parle des roses et je laisse mon regard s'attarder sur elles. Abbas me donne des explications sur les différentes plantes qu'il fait pousser ici, les fleurs et les herbes, et je commence à apprécier la délicatesse de ses arrangements et la façon dont le mur en pierres les protège, leur permet de vivre.

Sur le côté gauche, le long d'une des épaisses couches de mortier qui cimentent les pierres entre elles, coule une inscription, gravée dans une écriture magnifique. L'alphabet ne m'est pas inconnu

mais les mots me sont étrangers. C'est du persan, à ce que m'a dit Abbas, un vers de poésie qui signifie : « *S'il y a un paradis sur terre, c'est ici, c'est ici, c'est ici.* » Il m'a expliqué que ce mot, *pairidaeza*, venait du perse ancien et désignait à l'origine un espace entouré d'un mur, un jardin. Au cours de mes premières semaines ici, j'ai donc appris que tous les espaces clos n'étaient pas des prisons, et que certains procuraient même une forme de sécurité : certains sont des sanctuaires.

C'est là que je suis assis à l'instant où j'écris ces lignes, cherchant à m'abriter du soleil de l'après-midi. Alifa joue à un jeu dans l'encadrement de la porte, qui consiste semble-t-il à en franchir le seuil à pieds joints, d'abord dans un sens, puis dans l'autre. Elle était en train de s'amuser dans la maison jusqu'à ce que son père la gronde parce qu'elle faisait trop de bruit et l'envoie jouer dehors. Je crois qu'elle a fini par s'habituer à ma présence sous son toit et, plutôt que de me voir comme quelqu'un avec qui elle doit se disputer l'attention de son père, elle commence à considérer au contraire que je peux en être une nouvelle source.

« À quoi tu joues ? je lui demande.

— Je dois traverser la rivière sans me mouiller.

— Pourquoi tu ne la traverses pas à la nage ?

— Je ne sais pas nager.

— Moi non plus », je confesse.

Elle continue à sautiller un moment et j'écris au son de ses pieds nus qui claquent en douceur sur le sol. Elle compte le nombre de sauts à voix basse. Lorsque je m'aperçois qu'elle ne fait plus de bruit, je relève les yeux et la trouve debout devant moi, qui m'observe.

« Qu'est-ce que tu écris ? demande-t-elle.

— Des histoires.

— Tu m'en racontes une ? »

Je jette un œil à mon cahier.

« Pas celles-ci. Peut-être que je t'écrirai autre chose un jour. »

Ma réponse semble la satisfaire et elle retourne à son jeu.

Comme il est étrange d'être assis là, pleinement conscient de la fragrance des fleurs à mes narines, à regarder une enfant jouer sur le seuil de sa maison, alors que mon esprit est tourné vers des lieux si noirs. Il y a des choses sur lesquelles j'ai du mal à écrire. J'ai plusieurs impulsions difficiles à concilier. J'ai envie de te raconter ce qui m'est arrivé, mais il y a une force supérieure, quelque chose proche de la honte, qui cherche à me faire taire, à enfouir cette histoire au plus profond de moi et à l'y laisser enfoncée dans l'obscurité. Ce serait, si j'écoutais mon corps, le chemin le plus facile. Mais je me méfie de cet instinct et, bien que ce soit pénible, je vais donc te raconter cette histoire du mieux que je peux, je vais te parler de :

# La prison

Je vais t'en parler car je veux que tu saches par où je suis passé. Cela me fait mal de penser que tu ne sais rien de ma vie. C'est un besoin égoïste, j'en suis conscient, et j'espère que tu me le pardonneras. Par-dessus tout, tu dois comprendre que je ne veux pas que tu t'imagines que j'ai souffert à cause de toi : c'est faux. Jamais tu ne pourrais être la cause de ma souffrance. Il y a des forces maléfiques dans le monde, qui s'abattent sur nous tous et qui ne proviennent ni de toi ni de moi.

La prison dans laquelle ils m'ont emmené se trouve à des kilomètres et des kilomètres d'ici. Loin vers le sud, au milieu des plaines. La terre est d'une couleur différente, là-bas ; le sable est plus clair. Mais je ne l'ai pas beaucoup vu. Notre cellule était une pièce en béton très basse de plafond. Il y avait des paillasses en ciment surélevées avec des trous sur les côtés pour pouvoir nous y enchaîner. Je n'ai pas réussi à me lever pendant très longtemps. Les chaînes étaient lourdes et me rentraient profondément dans la chair là où mon corps était couché dessus. Ces dalles étaient au nombre de dix, en deux rangées rapprochées, mais parfois nous étions jusqu'à onze hommes dans la pièce, voire quatorze ou même dix-sept, et ceux qui n'avaient pas de paillasse devaient s'entasser dans les interstices à même le sol, où ils étaient également enchaînés.

Mon premier souvenir, c'est l'odeur. J'étais désorienté quand je suis arrivé, et en grande souffrance à cause du passage à tabac sur la route, mais alors qu'ils me transféraient jusqu'à la cellule, la puanteur m'a réveillé d'un coup et j'ai essayé de me débattre contre les hommes qui me portaient. Il flottait dans l'air une épaisse odeur de vomi, d'excréments et de sueur qui m'était insupportable. Le premier jour, j'avais des haut-le-cœur permanents, mon estomac se soulevant à répétition jusqu'à ce que je n'aie plus rien à rendre que de l'air et de la salive. Je cherchais à chasser ce goût de ma bouche, mais au bout d'un moment je n'avais même plus de salive. L'odeur s'accrochait dans ma gorge desséchée et semblait pénétrer chaque pore de ma peau. Tout en était imprégné. Il est vrai qu'avec le temps on finit par s'habituer à ces choses, mais à mesure que le corps s'y accoutume il apprend cette odeur si complètement qu'elle devient impossible à oublier. La sensation est envahissante et ne laisse place à aucune autre. Jusqu'à ce jour dans le jardin d'Abbas où j'ai pris conscience des roses pour la première fois, j'avais oublié ce que c'était que l'odorat. Même maintenant, malgré la lente rémission de mes sens, il y a des matins où je me réveille avec cette odeur plein les narines et la bouche, et je suis empli d'effroi jusqu'à ce que je me rappelle où je suis, jusqu'à ce que cette puanteur, qui n'était qu'un fantôme de mon imagination, s'évapore.

C'était encore pire dans la chaleur de l'été et, quand nous étions nombreux enchaînés sur le sol rugueux, il devenait difficile de respirer cet air suffocant. Il était rare qu'on nous laisse sortir dans la cour. Dedans, nous restions allongés sans bouger en nous efforçant de respirer lentement, profondément. Nous étouffions en permanence. Une petite fenêtre à barreaux tout en haut d'un mur était l'unique ventilation. Mais, les nuits d'hiver, sans couvertures et avec seulement nos fines chemises de prisonniers sur le dos, nous grelottions de froid.

Cet endroit était un vrai nid à microbes. Le peu d'eau qu'on nous donnait était souillé, et les toilettes consistaient en un trou à l'air libre dans un coin, tapissé d'excréments. Nous vivions avec les rats et les mouches. Au fil des années, j'ai été malade constamment et nous n'avions accès à aucun médicament. Au bout de quelques jours seulement, mon corps était couvert d'urticaire et la nuit les démangeaisons étaient insupportables, en particulier sous la plante des pieds, que je ne pouvais pas atteindre. Je les frottais contre le sol afin de me soulager, bien que ça ne fît souvent qu'augmenter mon supplice. Je tirais sur mes chaînes pour que la douleur me distraie. Aux endroits où je me

grattais, ma peau se transformait en croûtes épaisses, jusqu'à ce que mon visage finisse par présenter les mêmes stigmates que ceux des autres prisonniers, des escarres couleur miel qui pullulaient sur nos mentons et autour de nos nez.

Ma famille n'est pas venue. L'espoir qu'elle vienne un jour a longtemps perduré dans mon cœur, jusqu'à ce que je me rende compte qu'il était vain. Une dure réalité, au bout du compte, est moins cruelle qu'un faux espoir. Et même si je m'en voulais d'avoir été aussi stupide, j'ai fini par comprendre que, s'ils ne venaient pas, c'était qu'on les en empêchait ou qu'ils ne savaient pas où j'étais. Je connaissais mon père. Quand bien même je l'aurais déçu, il ne m'aurait jamais abandonné. Mais il est facile pour les hommes puissants de faire ça, de faire disparaître leurs ennemis, même quand leurs ennemis sont des enfants. Peut-être leur a-t-on raconté le même mensonge qu'à moi : qu'on allait me tuer. Peut-être m'ont-ils pleuré, ont-ils récité des prières pour moi. Peut-être ont-ils réclamé mon corps pour pouvoir m'enterrer.

# La prison

Avant toute chose, la prison m'a appris qu'il y avait sur terre des hommes habités par le mal. Peut-être est-il en chacun de nous ; je crois que personne ne sait ce qu'il pourrait être amené à faire s'il se retrouvait dans des circonstances extrêmes. Personne ne peut dire qu'il serait irréprochable. Certains endroits font surgir spontanément les mauvaises pensées et les mauvaises actions chez quiconque y pénètre. Mais ce n'est pas tout. Il y a aussi des hommes qui semblent être nés sans la moindre aptitude au remords, et pour qui le plaisir n'existe que dans la souffrance qu'ils infligent à autrui.

Parmi les détenus que j'ai côtoyés en prison, certains, avec le temps, ont été plutôt gentils avec moi. Certains sont même devenus des amis. Mais plus tard, bien plus tard. J'ai d'abord eu besoin de comprendre que, pour pouvoir faire confiance, il fallait commencer par apprendre la méfiance. Quand je suis arrivé j'étais trop jeune, trop tendre pour être autre chose qu'une victime. Qu'aurais-je pu savoir du mal, avec l'enfance que j'avais eue ?

Ma première leçon s'est présentée sous les traits d'un homme, Salim Mahmoud. Il possédait plusieurs usines à Mardan et à Peshawar. Il avait tué quelqu'un, un de ses ouvriers, suite à un différend entre eux. Il l'avait suivi chez lui après une dispute, à ce qu'on racontait, et l'avait abattu sur le pas de sa porte. Il était dans la cellule quand je suis arrivé et il est vite apparu que j'étais désormais sur son territoire.

J'étais un enfant, à l'époque. Vulnérable et ignorant des choses que les hommes peuvent se faire entre eux. Je suis sûr qu'il a tout de suite vu ma faiblesse. Il s'est arrangé pour se lier d'amitié avec moi et m'a assuré qu'il me protégerait, que j'allais avoir besoin d'un allié si je voulais survivre. Il prenait plaisir à exercer son contrôle sur moi. Il prenait plaisir à ce genre de jeu, à consolider ma confiance puis, à travers des actes de violence indescriptibles, à la détruire. Je ne prononcerai pas les mots. J'ai été à la merci de cet homme trop longtemps.

Au bout du compte, ma seule chance a été qu'il ne reste que peu de temps parmi nous. Il avait trop d'argent, et des amis prêts à payer pour sa libération dès qu'il aurait purgé une peine minimale. Même si je n'irais pas jusqu'à le comparer à ton père – ce sont deux hommes très différents –, il avait chez lui un aspect qui m'était familier. Il n'avait pas d'accès de colère, contrairement à ton père – il était d'un calme terrifiant –, mais même dans ses chaînes il se dégageait de lui une aura de puissance. Le sentiment que le monde tournerait selon sa volonté. Et sa volonté était de faire du monde un lieu de ténèbres : il manipulait les autres pour pouvoir les regarder souffrir et satisfaire ainsi une part de lui-même.

Il n'y avait pas que les autres prisonniers. Les gardiens aussi nous battaient, et à cause de nos chaînes nous ne pouvions nous défendre.

Parfois ils nous détachaient et nous emmenaient dans une autre pièce, où nous étions torturés. Ils nous pliaient les bras dans le dos dans des positions insupportables à tenir et les ligotaient fermement. Je souffre encore à cause des muscles et des tendons qu'on a forcés à prendre des postures qui n'étaient pas faites pour eux. Pour le restant de mes jours, j'aurai quelque chose de difforme. Parfois ils nous suspendaient par les chevilles et se servaient d'un roseau pour nous taillader la plante des pieds. Ou bien, alors que nous pendions la tête en bas, ils prenaient les fils d'une batterie et nous les appliquaient sur le torse, le ventre, ou même les parties génitales, pour nous regarder nous contorsionner, pour voir nos spasmes. Pour entendre nos gémissements, des sons arrachés au plus

profond de nos entrailles. Je me rappelle m'être mordu la langue, une fois, et avoir eu du sang plein la bouche, qui me coulait dans la gorge et le nez si bien que je n'arrivais plus à respirer ; pourtant, alors même que je m'étouffais, les chocs électriques continuaient et mes nerfs se tordaient de convulsions.

Le corps a pour instinct de toujours se soustraire à la douleur, mais ils ne nous laissaient aucune échappatoire. J'ai été peu à peu envahi d'un terrible sentiment d'impuissance, comme si j'inhalais une énorme bouffée d'air et que je ne pouvais plus m'arrêter. L'horreur devenait insoutenable et, dans un recoin caché de mon esprit, je sentais une noirceur, quelque chose d'immense et d'innommable, commencer à prendre forme.

Même quelques minutes de torture semblaient durer une éternité. Je me souviens de détails étranges. L'odeur du pân dans leur haleine. Une paire de tenailles métalliques posées sur une table. Je les revois encore, et c'est une image qui me fait frémir : leur acier était noirci et terni, avec des paillettes de rouille comme des taches de lichen à la charnière. Vouloir que ça s'arrête. Penser que, oui, je pourrai supporter ce moment, ce supplice, peut-être même le suivant, pourvu qu'ils en finissent. Mais alors une douleur atroce me traversait de nouveau le corps et j'étais perdu, ne reprenant que peu à peu mes esprits. Je me demandais pendant combien de jours on m'avait torturé pour me rendre compte, une fois revenu dans la cellule, que je n'étais pas parti plus d'une heure ou deux.

Au début, je pensais qu'ils m'infligeaient ça pour me punir de ce que j'avais fait, si bien que pendant un temps j'ai accepté la douleur. Combien mon cœur aurait été ingrat de te trahir en jugeant que tu ne méritais pas cette souffrance ! Je demandais à ces hommes de me pardonner.

Mais les gardiens ne faisaient pas de distinction entre les prisonniers. Ils semblaient choisir l'un ou l'autre d'entre nous presque sur un coup de tête. Ils ne nous appelaient pas par nos noms, ne nous reprochaient pas nos crimes, et j'ai fini par comprendre qu'ils n'essayaient pas de nous punir. Ils se fichaient pas mal de savoir qui nous étions ou ce que nous avions fait. Leurs actes n'étaient dictés par aucun besoin de justice ni de châtement, pas même par la méchanceté, mais par quelque chose de bien plus banal et terrible. Simplement, ils s'ennuyaient. Ils nous soumettaient à d'effroyables tortures, attisaient la terreur et la souffrance dans nos yeux juste pour pouvoir brièvement échapper à l'ennui de leur travail et se rappeler qu'ils n'étaient pas comme nous, que le temps que nous passions en prison leur appartenait, était à leur merci, et qu'ils pouvaient en disposer selon leur bon vouloir.

Cette découverte a eu sur moi un effet dévastateur. J'avais résisté aux premières semaines parce que je croyais qu'il y avait un certain ordre des choses, qu'il soit juste ou injuste. Le fait que mon supplice continue après que j'en eus compris l'inanité, l'absurdité, a été un coup très dur. La noirceur que j'avais sentie se former en moi s'est mise à enfler, gigantesque, et à m'engloutir tout entier. Je n'avais aucune défense contre elle. C'était une chose indescriptible. J'ai l'impression de l'avoir connue aussi intimement que possible et pourtant de ne toujours pas avoir les mots pour expliquer son horreur. Si, au début, j'avais lutté contre le manque de liberté comme un oiseau qui bat des ailes dans sa cage, ensuite cette lutte s'est atténuée, a fini par cesser, et une résignation stagnante s'est emparée de moi. J'étais à peine conscient de ce qui m'entourait. Mon corps s'est empli de dégoût pour lui-même.

Je pensais à toi, mais mes pensées étaient endommagées. J'invoquais ta présence, je t'imaginai marcher entre les prisonniers et venir t'allonger près de moi, caresser mes plaies et me tenir la tête. Tu étais mon seul recours, la seule idée qui apportait du réconfort à mon esprit, et j'ai pensé à toi constamment jusqu'à comprendre que je ne voulais pas de toi dans cet endroit, que je devais t'en préserver et te garder uniquement pour les moments les plus silencieux et désespérés au plus noir de la nuit, quand tu pouvais te promener dans la pièce sans être vue et sans te faire contaminer par elle. Tu

étais la seule belle chose dans ma vie et j'ai protégé ton nom comme un objet sacré.

Essayer maintenant de me remémorer tout ça est difficile. L'ordre des événements est confus. Je n'arrive pas à séparer les années, ni à les ranger les unes par rapport aux autres. Je sais qu'est arrivé un moment où ton seul souvenir n'était plus suffisant pour me sauver. Je pensais que je ne te reverrais jamais et tes visites, dans ma tête, ont commencé à me causer davantage de souffrance que d'apaisement. La noirceur me consumait. J'avais des idées sombres. Je me suis mis d'abord à ne plus me soucier de vivre, puis, au bout d'un moment, à souhaiter de plus en plus ardemment mourir : toutes les parcelles de mon corps n'aspiraient plus qu'à ça, au soulagement de la mort. Ce besoin a perduré si longtemps qu'il a effacé en moi presque tout autre désir. Je voulais être libéré de la prison, échapper aux châtiments, et cela me semblait la seule issue possible. S'il y avait eu une méthode facile, une méthode sûre, je l'aurais choisie.

Même ces souvenirs commencent à s'estomper. Ils sont épouvantables, pourtant ils s'éloignent peu à peu. C'est étrange, car je pensais que l'intensité de ces moments-là ne me quitterait jamais. J'ai presque l'impression que je devrais m'y accrocher afin de me rappeler ce qu'on m'a fait subir. Mais, bien que nous soyons faits pour guérir, ou au moins pour survivre, pour oublier, la souffrance a inscrit des schémas de pensée profondément dans mon cerveau, et je crois que certains dégâts ne cicatriseront jamais, même longtemps après que les souvenirs eux-mêmes se seront éteints.

# Le cahier

Ce que j'aime ce papier ! C'est Abbas qui m'a donné ce cahier. Il en avait acheté plusieurs à Alifa, pour l'école. Ils étaient en pile au bout d'une étagère. Un jour il est rentré et m'a trouvé avec un des cahiers à la main ; je le retournais, je promenais sur sa surface rugueuse mes doigts encore balafrés par les marques de brûlures.

« Tu sais lire et écrire ? m'a-t-il demandé.

— Un peu », ai-je dit.

Je n'avais pas écrit depuis l'enfance. Le seul texte que j'avais lu était le Coran.

« Tu es allé à l'école ?

— Non. J'ai appris à la mosquée. On avait des cours, parfois, après la prière.

— Montre-moi, a-t-il dit. Peut-être que tu pourrais aider Alifa pour ses devoirs. »

Un peu plus tard, après m'avoir vu essayer de contrôler le stylo avec mes doigts brisés, lutter pour dessiner des lettres qui autrefois me venaient sans difficulté, il a ajouté :

« Ou peut-être qu'Alifa pourrait t'aider. »

J'ai dû réapprendre à écrire. J'avais presque tout oublié et il m'était douloureux de garder le stylo dans la main pendant plus de quelques instants. J'avais des fourmis dans le pouce et des crispations terribles qui me tétanisaient la paume, au point que j'étais obligé de me masser pour réussir à desserrer les doigts. Mais mes deux professeurs, l'une jeune, l'autre vieux, ont été patients avec moi, et puis je n'avais pas tout perdu de mes leçons d'autrefois. J'ai vite été capable de rester assis et d'écrire avec Alifa. Il est vrai que j'ai toujours mal à la main quand je travaille, que je dois m'arrêter souvent et me faire craquer les phalanges pour dissiper les crampes avant de reprendre le stylo, mais le fait d'aligner des mots sur une page me procure tant de plaisir que la gêne qui l'accompagne ne me dérange pas. Dans l'air froid du matin, il faut une bonne minute pour que l'encre commence à couler et je griffonne sur la peau de mon bras en attendant qu'elle vienne, ne voulant surtout pas abîmer les pages du cahier avant de pouvoir écrire proprement sur elles.

Et, oui, le cahier : sa couverture cartonnée est teinte en violet, comme le ciel au crépuscule, dans les derniers instants avant l'obscurité. C'est du papier fait main, une pâte bouillie puis étalée et séchée au soleil avant d'être découpée en feuilles et pliée sous forme de livrets. Les pages portent les marques de leur construction et il doit y avoir consigné quelque part dans la texture de chacune d'elles une trace de la personne qui les a fabriquées. On distingue à l'intérieur du papier les taches de fins copeaux de bois, et des fibres courent sous la surface tels les fossiles qu'on trouvait parmi les cailloux à certains endroits sur le bas-côté de la route quand j'étais enfant. La pointe dure de mon stylo bille glisse agréablement dessus. Le long du bord, trois trous ont été percés au poinçon et les feuilles volantes sont liées ensemble par une simple ficelle. La ficelle est longue, pour pouvoir s'enrouler autour du cahier et l'attacher. À présent elle pend dans le vide pendant que j'écris sur les pages ouvertes.

C'est un luxe merveilleux que de posséder ce cahier, et le plus grand plaisir de ma journée est de m'asseoir avec, soit dans le verger soit ici au jardin, et d'écrire un peu. Parfois je m'interromps pour passer le plat de la main sur la feuille, sur le filet d'encre fraîche, et mon attention se fixe un moment sur les détails physiques de la page, du papier, sa beauté et sa solidité, et je me rends compte alors que je suis parti à la dérive, perdu dans mes pensées, et quand je me ressaisis il me faut quelques instants avant de me rappeler où je suis et comment j'ai atterri là.

Comme ces journées coulent facilement ! Les mois s'égrènent avec légèreté, je les sens à peine passer. Après la lenteur du temps en prison, c'est un choc. Au lieu d'être insoutenable, le temps est devenu un réconfort, doux comme un édredon. Je pourrais le passer à dormir et être content quand même. Abbas m'a encouragé à le mettre à profit pour lire autant qu'écrire – il pense que cela diminuera l'ennui de ma convalescence –, mais la vérité est que je ne m'ennuie pas. L'ennui est une chose que je ne connais plus. Il m'a quitté à jamais, perdu pendant toutes ces années d'immobilité forcée. Je pourrais regarder le ciel toute la journée, respirer l'air, sans m'en lasser une seule minute. C'est déjà assez, bien assez, de ne pas souffrir.

Quoi qu'il en soit je ne pouvais pas lire très longtemps au début, mais à mesure que j'ai repris des forces mes migraines ont aussi diminué. J'ai maintenant moins de mal à rester concentré. Abbas a une quantité incroyable de livres dans son bureau, plus que je n'en ai jamais vu. Des étagères en bois verni recouvrent deux des murs du sol au plafond et elles sont remplies de livres écrits en différentes langues. Je ne peux pas croire qu'il les ait tous lus.

« Comment est-il possible de lire tout ça ? je lui demande.

— Tu commences par un, me répond-il. Et ensuite tu passes au suivant. Et *inch'Allah* ta vie sera longue. »

Il y a dans la maison d'Abbas des ouvrages d'histoire et de philosophie, et de nombreux recueils de poésie. Certains portent son nom, bien qu'ils soient trop difficiles pour moi. De toute façon, ceux que je préfère sont ceux sur la nature. J'ai lu ses livres de jardinage, qui sont pleins de jolies photos de fleurs que je ne reconnais pas. Il a même un livre écrit en anglais qui parle de tous les oiseaux, et bien que l'alphabet me soit étranger, avec l'aide des images et Abbas comme traducteur, j'y ai appris beaucoup de choses.

Saba, ma bien-aimée, laisse-moi te dire ce que je sais sur :

# Les hirondelles

Je n'aurais jamais cru qu'il en existe autant de sortes différentes jusqu'à ce que je lise ce livre. Il y en a des pages et des pages, tant et si bien que je m'y suis perdu et que je ne savais plus laquelle était *notre* hirondelle ; si c'était celle appelée *hirondelle rousseline*, ou peut-être l'*hirondelle fluviatile*.

Mais j'ai persisté, j'ai regardé plus en détail, et finalement parmi toutes les images j'en ai repéré une avec un masque bleu sur les yeux et une couronne rousse sur la tête, et je sais maintenant que les hirondelles qui sinuent entre les arbres de notre verger sont des *hirondelles à longs brins*. Les plumes de leur queue sont très longues, tu t'en souviendras, on dirait de minces fils qu'elles traînent dans leur sillage, comme des cerfs-volants attachés au bout d'une ficelle dont on ne verrait que le dernier filament briller dans le soleil.

D'après le livre ce sont des oiseaux solitaires, et j'imagine donc qu'il est rare d'en voir autant que chez nous. Elles nichent près des points d'eau et doivent sans doute venir du lac et descendre au verger en suivant le canal d'irrigation, s'orientant le long du ruban liquide pour se nourrir des insectes qui bourdonnent au milieu des arbres.

Elles se sont habituées à ma présence ici le matin. Ce ne sont que des taches furtives de blanc et de bleu alors qu'elles piquent et virent toujours plus près de moi, à tel point que j'entends parfois le distinct claquement d'une aile à mon oreille quand l'une d'entre elles fait demi-tour en plein vol dans une incroyable pirouette de dernière minute pour m'éviter. Elles sont tellement rapides, tellement parfaites dans leurs courbes, de vrais petits miracles volants.

Un jour, alors que j'étais allongé en pleine torpeur dans ma cellule, les yeux dans le vague au plafond, j'ai perçu un battement de lumière à la fenêtre. Je ne sais plus vraiment depuis combien de temps j'étais là. Des mois et des mois, certainement, mais cela aurait aussi bien pu être toute ma vie. C'était dans mes semaines les plus noires. Mais ce battement de lumière : je t'ai dit que la fenêtre était petite, et très haute sur le mur ; de là où j'étais couché, je ne pouvais pas voir le ciel. Pourtant il y avait eu ce battement, comme si le soleil était une ampoule soudain privée d'électricité, ou une bougie vacillant dans la brise. Trop brusque, trop compliqué pour être un nuage. Peut-être l'avais-je déjà vu des dizaines de fois sans jamais réfléchir à ce que ça signifiait. Mais là, quelque chose s'est réveillé tout au fond de moi, le premier frémissement d'un vieux sentiment familier. Alors j'ai gardé les yeux rivés sur la fenêtre, et sur le losange de lumière qu'elle projetait au mur, en attendant que le vacillement se répète. Et quand ce fut le cas, j'ai vu une ombre passer, trop rapide pour former un contour.

Désormais en alerte, je me suis redressé en position assise. Je savais ce que c'était. Je le savais mais mon esprit n'arrivait pas à s'en souvenir. Je suis resté assis un long moment tandis que mon cerveau tentait d'attraper cette chose qui chaque fois lui échappait de justesse, jusqu'à ce que le sentiment de familiarité grandisse et devienne envahissant, jusqu'à ce qu'enfin je sois capable de nommer « oiseau » ce que j'avais vu et que je sois sûr, absolument sûr, que c'était exactement le même battement d'ailes que celui des hirondelles quand elles atteignaient un perchoir. Un freinage en piqué, une façon de replier les ailes au moment d'atterrir.

Des hirondelles nichaient sous l'avant-toit du mur de la prison. C'était frustrant de ne pas pouvoir les voir mais je m'imaginai leurs nids, parfaits petits bols tapissés de boue. Ce n'étaient pas les mêmes hirondelles que celles que je connaissais, et j'ai cru un temps que c'étaient peut-être juste des martinets. Mais parfois, dans la cour, j'arrivais à en apercevoir une qui virevoltait au-dessus du

mur et je pouvais la reconnaître.

Et à partir de là, chaque fois qu'on nous sortait de notre cellule et qu'on nous faisait marcher au pas, enchaînés, autour de la cour poussiéreuse, je me tordais le cou vers le ciel, clignant des yeux dans la lumière pour y chercher les hirondelles. Je trébuchais souvent, ralentissant la colonne, et on me battait pour ma peine en me disant de regarder où je mettais les pieds. Mais je ne pouvais pas regarder par terre. Mes yeux se tournaient inévitablement vers le haut, avides d'apercevoir les oiseaux, même s'ils volaient loin et n'étaient que de petites taches sombres sur le fond bleu du ciel. Et quand je levais la tête et que je les voyais libres là-haut, il y avait dans mon cœur un sentiment que je n'avais pas éprouvé depuis très longtemps. De la joie. Et c'était la chose la plus douloureuse que j'avais jamais ressentie parce qu'elle me rappelait tout ce que j'avais perdu. Mais désormais j'avais deux visiteurs dans ma prison : toi dans les moments intimes, et les hirondelles. Deux secrets à protéger, deux piliers auxquels m'accrocher, et grâce à ce nouvel équilibre un espoir a commencé à se lever, l'espoir de pouvoir survivre à ces jours.

# Le verger

La mousson est là. Elle ne nous touche pas de plein fouet dans le haut de la vallée. Mais l'air est devenu moite, et du flanc de la montagne je peux voir les nuages, bas et lourds, sur les plaines au loin. C'est une saison bizarre pour marcher, avec la terre complètement sèche un jour et, le lendemain, la moitié de la route qui aura été emportée par de soudaines pluies torrentielles.

Je me demande, alors que tu lis ces lignes, ce que tu dois penser de moi. De mon calme. Est-ce que je donne l'impression de m'être résigné à tout ce qui m'est arrivé ? De n'avoir aucune colère ?

Écoute : j'ai connu un homme en prison, Ibrahim Jamal. Il était grand et dodu de richesse quand il est arrivé parmi nous, sa chair épaisse sur son corps. Il suait à grosses gouttes dans la chaleur, la chemise détrempée et le front luisant. Il avait été condamné pour meurtre, bien qu'il ait toujours nié sa culpabilité. C'était une fausse accusation, disait-il, portée contre lui par une famille en guerre avec la sienne. Son incarcération était une façon de le tenir en otage jusqu'à ce que leur différend financier trouve une solution. Peut-être disait-il la vérité ; il y avait d'autres prisonniers avec des histoires similaires. Les gardiens ne le traitaient pas injustement.

Dès l'instant où il a pénétré dans notre cellule, il s'est mis à parler avec colère de ses ennemis, de ceux dont il pensait qu'ils avaient comploté sa chute.

« Je n'ai tué personne, disait-il. Mais ils ont fait de moi un tueur. »

Il était rongé par des fantasmes de vengeance. La nuit, il me marmonnait la liste de leurs crimes et les violences qu'il leur infligerait en retour. Il énumérait les détails de châtiments imaginaires avec une ferveur qui me mettait mal à l'aise. C'était comme quelque chose de physique en lui, et ça lui consumait l'esprit. Un autre homme lui a conseillé de s'en remettre à Allah, qui punirait ses ennemis pour leurs péchés. Mais Ibrahim Jamal a levé un doigt en l'air et l'a approché, tremblant de rage, sous le nez de l'homme.

« Tout méfait est vengé sur terre », a-t-il dit.

C'est ainsi que chez les impuissants prolifèrent des rêves de puissance. Au bout de deux ans, la prison l'avait cassé. Il a été libéré, mais l'homme qui est sorti était détruit. Physiquement, il avait souffert : sa silhouette autrefois rebondie était émaciée et la peau de son torse pendait, ridée et molle. Mais plus que ça, c'était devenu une ombre, un homme paranoïaque et méfiant. Il croyait que nous conspirions contre lui, que nous cherchions à empoisonner sa nourriture. Il avait des sautes d'humeur imprévisibles, passant en un clin d'œil de la douceur à la violence. Son obsession l'avait perdu ; ses rêves avaient fini par construire un nouveau monde dans lequel il était parti habiter. Il voyait ce monde-là partout et la réalité lui échappait.

Il est vrai que moi aussi j'ai été en colère longtemps, d'abord contre ceux que je tenais pour responsables de mon emprisonnement. La haine que j'éprouvais pour ton père m'a tourmenté pendant des années. Et, dans ma confusion, j'en voulais également à ma famille de ne pas être venue me chercher, et à toi aussi de ne pas avoir supplié ton père de te révéler où j'étais. Je n'arrivais pas à croire que tu puisses être au courant et que tu n'arrives pourtant pas à le persuader d'avoir pitié de moi. Je comprends à présent, bien sûr, que même si tu avais su, tu n'aurais rien pu faire.

La colère s'est éteinte. Je n'ai aucun désir de vengeance. Je ne pense pas y être pour grand-chose. Je pense simplement que j'ai eu la chance de ne pas être submergé par la rage. Peut-être ai-je fini par comprendre qu'elle n'était pas réelle. À l'heure où je t'écris ces lignes, mes derniers ressentiments sont apaisés. Je ne cherche que la paix. Je cherche à devenir une meilleure personne que celle que je suis.

Je ne regrette même pas d'avoir été en prison. Ce serait absurde : nos vies sont comme des feuilles que le vent emporte où Allah le désire. Les jours tombent selon sa volonté, et ceci je l'accepte. En revanche je regrette encore, et pour une seule raison, les années perdues. Je les regrette parce que nous étions séparés, parce que je n'étais pas avec toi, et tout ce qu'il aurait pu y avoir entre nous n'a jamais eu l'occasion d'exister. Je le regrette car nous ne pourrions pas rattraper ce temps.

Peut-être me trouveras-tu idiot. Peut-être que tu as mis le passé derrière toi et que tous les regrets que tu as pu éprouver ont été écartés parce que tu n'en voyais pas l'intérêt. Le temps adoucit toutes les peines, dit-on, et il ne sert à rien de ressasser les vies qu'on aurait pu avoir. Nous n'avons droit qu'à une seule vie, et une seule vie suffit. À qui profitent les regrets ? À quoi servent-ils, sinon à nous rendre malheureux ?

Écoute : j'ai du regret parce que l'amour n'a pas de prix et que je ne veux pas lui dénier sa valeur. Parce que je sais ce qui aurait pu être si toi et moi avions été ensemble. Comme ces années me manquent, encore aujourd'hui ! Elles nous ont été prises et ne pourront jamais nous être rendues. Mais elles me sont infiniment précieuses et je resterai fidèle à l'amour que j'ai eu pour toi et que je ne renierai jamais. Ne pas éprouver de regret, ce serait oublier la valeur de cet amour, ne rien en garder.

Jour après jour, je désire quelque chose que je n'aurai jamais, et j'apprends peu à peu à vivre avec ce désir. N'est-ce pas mieux que d'oublier : regarder nos regrets en face, en connaître la mesure, savoir la valeur de ce que nous avons perdu ?

# La cascade

Tu te rappelles, au marché, dans l'angle de la place, l'endroit où ils vendaient les oiseaux ? Les étroites allées formées par les hauts empilements de cages, chacune remplie de dizaines de volatiles : vingt, cinquante, parfois cent. L'odeur de rance et de plumes, leurs chants assourdissants. Enfant, j'étais fasciné par eux, par cette bruyante effervescence griffue alors que je filais entre les cages avec mes amis. Nous laissions courir nos mains sur les barreaux, sentant le métal vibrer et leurs occupants réagir, puis le marchand nous hurlait dessus et nous nous dispersions. Ou bien nous nous mettions tour à tour au défi de passer les doigts dans les interstices et de nous exposer aux coups de bec. Il y en avait toujours un qui finissait égratigné ou mordu assez profondément pour lui faire couler le sang, parfois les larmes.

Non loin de là, à l'entrée du marché de ce même côté, un diseur de bonne aventure avait installé sa table en plein passage. Un perroquet était perché dessus car ces oiseaux étaient réputés connaître l'avenir. Pour quelques roupies, le voyant étalait ses cartes et le perroquet en tirait une. Je n'en pensais rien à l'époque mais je me souviens à présent que l'oiseau était fixé à la table par un petit lien en plastique qui passait à travers un trou dans le plateau et lui enserrait la griffe. S'il est vrai qu'ils peuvent voir l'avenir, je compatis au leur. Aucun être vivant n'est fait pour vivre en cage.

Le temps ralentit, en captivité. Les journées n'en finissaient pas, et la maladie ou les châtiments les rendaient encore plus longues. Il y avait certaines nuits terribles qui semblaient durer une éternité, des nuits où je pensais avoir dormi et où, tiré du sommeil par la chaleur ou la nausée, je me rendais compte que quelques instants à peine s'étaient écoulés. Je me réveillais cent fois d'affilée sans que l'aube soit jamais plus proche. Mais, en compensation de l'horreur du temps, le corps lui aussi ralentit. Mon pouls faiblissait jusqu'à n'être plus qu'une infime pulsation. Je me rétractais en moi-même et mes pensées grossissaient, occupant tout l'espace par expansion. Elles m'arrivaient aussi lentement que les glaciers de l'Hindou Kouch descendent de leurs sommets.

Ce premier été, je restais allongé par terre dans un état de torpeur, respirant à peine, rêvassant dans un brouillard hébété. L'air était si lourd qu'aucun d'entre nous n'avait l'énergie de bouger ne serait-ce qu'un bras. Nous avions la bouche sèche et mal à la tête. Des souvenirs de ma famille et des images de toi se bouscuaient pêle-mêle jusqu'à ce que je m'y noie et parte à la dérive sans plus du tout savoir où j'étais. J'ai passé des heures puis des jours dans cet état, la conscience sous l'eau, sans même remonter à la surface pour reprendre mon souffle. Au fil des années j'allais voir certains prisonniers se retirer de plus en plus loin dans ces régions-là et y laisser chaque fois un peu plus d'eux-mêmes. Ils étaient progressivement habités par un vide, comme si une part essentielle d'eux avait disparu, et je ne voulais pas qu'il m'arrive la même chose.

Avec le temps j'ai appris à discipliner mes pensées, à rendre mes souvenirs plus précis. J'ai commencé par me remémorer les gens que je connaissais en les convoquant à moi, en les imaginant debout au-dessus de ma couchette. Voir leurs vêtements et leurs gestes, écouter leur voix me parler. Je les entendais dire mon nom. La voix de ma mère qui m'appelait depuis le verger. Je pensais à mon père, à sa moustache grisonnante et aux rides de son visage qui se plissaient quand il souriait. Je me représentais ses mains de paysan, ravinées par le travail et couvertes de terre, qui se baissaient vers moi pour me soulever, m'arracher à mes chaînes.

Il y a une nudité dans l'emprisonnement. Aucune partie de soi ne peut rester cachée. Nos vies, nos caractères sont déballés, déshabillés. Pourtant, aux moments les plus noirs, je t'imaginai franchissant la porte en silence, tes pas se frayant aisément un chemin entre les corps, trop légers pour

les réveiller. Je luttais pour me souvenir de ton visage, et quand il ne venait pas je me rappelais la sensation de ta tête sur mon épaule, de tes lèvres sur ma joue. Tu étais mon dernier secret, le premier pilier de ma survie, il n'était pas question que je t'abandonne.

Et puis, quand la chaleur devenait insupportable, je repensais à la cascade. Je me rappelais comment, en sortant de nos cours à la mosquée, mes amis et moi grimpons jusqu'à la route qui passait au-dessus du village, où coulait un ruisseau glacial. À l'époque de sa construction, les ouvriers avaient profondément entaillé le flanc de la montagne, créant une haute falaise. La neige fondue qui dévalait la pente avait fini par ronger la paroi rocheuse et par y former une crevasse avec une mare à son pied. Les jours les plus chauds, l'eau y était toujours glacée et valait largement l'effort de la longue ascension.

J'ai refait bien des fois ce trajet dans ma tête. Je me souviens du talus à la sortie du village, et qu'il fallait prendre son élan pour courir d'une traite jusqu'en haut. Je sentais dans mes jambes enchaînées le poids supplémentaire de ces quatre ou cinq pas, la brusque élévation alors que nous en franchissions la crête. Je me souviens de la vue qu'on avait de là sur le sentier qui s'élevait dans la montagne, partant d'abord à gauche puis bifurquant vivement et filant vers la droite jusqu'à l'endroit où il rejoignait la route. Comment le sol se changeait plus haut en un schiste argileux qui glissait sous nos pieds. Je revois les bosquets de palmiers Mazari qui poussaient sur les pentes, jaillissant du sol sablonneux. Comment notre ascension se transformait en course quand nous approchions de la route, l'un d'entre nous commençant par marcher un peu plus vite pour essayer de gagner du terrain, puis les autres embrayant le pas, se bousculant pour se placer au mieux, se mettant à courir, d'abord en groupe, mais bientôt les plus rapides creusaient la distance avec les plus lents et les plus jeunes jusqu'à ce que finalement celui qui avait le plus de force dans les jambes atteigne le sommet et se plante sur la route d'où il pouvait surplomber triomphalement ceux qui avaient dû s'arrêter plus bas pour reprendre leur souffle. J'entends encore la respiration haletante, excitée, de mes amis autour de moi, leurs cris courts et leurs rires, je sens leurs épaules contre les miennes, et sur mes mains les cailloux qui s'enfonçaient dans mes paumes quand je dérapais et que je me rattrapais par terre.

N'ayant pas de frère, je prenais grand plaisir à la compagnie de mes amis. J'étais un enfant qui n'avait peur de rien ; le plus courageux d'entre nous, le premier à escalader les rochers ou à me mettre sous la chute d'eau glacée pour sentir son poids s'abattre sur mes épaules. Tu vas me trouver vantard, mais comment pourrais-tu le nier quand j'ai eu assez de courage pour t'approcher, ce fameux jour au marché ?

Je ne savais pas nager – je crois qu'aucun de nous n'avait jamais appris – mais la mare n'était pas profonde, et si la cascade nous plaquait sous l'eau c'était seulement pour nous maintenir quelques instants contre la roche douce du fond et nous libérer aussitôt en nous repoussant vers là où nous avions pied. Ou bien nous imitions l'astuce que j'avais vu un jour mon oncle employer, et qui consistait à bien serrer son salwar kamiz aux poignets, aux chevilles et à la taille et à entrer dans l'eau tout habillé. Une fois mouillé, le tissu ample gardait de l'air à l'intérieur et l'on pouvait faire la planche et flotter sans effort à la surface.

Je ne me sens plus aucun courage à présent. Cet enfant sociable et plein d'assurance est devenu un homme solitaire et prudent. Je m'accroche à ces souvenirs de moi jouant avec mes amis car ce sont les derniers que j'ai de l'enfance. Le petit garçon que j'étais alors m'est désormais un étranger, et parfois je me demande si des expériences terribles peuvent suffire à changer quelqu'un – je veux dire à changer fondamentalement la nature de quelqu'un – ou si elles ne font que la brimer mais qu'elle perdure par-dessous et finira par s'imposer de nouveau avec le temps. Je me demande si ma famille me reconnaîtra. Si ceux que j'aime sauront qui je suis.

Je repense souvent à mes anciens amis. Même depuis ma liberté j'ai refait ce chemin mentalement bien des fois, jusqu'à ce que, à force, le souvenir soit trop usé et que les traits de mes amis, tels des cailloux sous une cascade, soient polis au point de ne plus être lisibles. Parfois, en rêve, j'aperçois brièvement un visage familier, comme s'il se tournait vers moi, mais la seconde d'après il a disparu et quand je me réveille je n'arrive plus à me le remémorer, malgré tous mes efforts.

# La prison

Je me suis accoutumé à l'emprisonnement – trop peut-être –, à ses règles, à ses systèmes. C'est devenu la seule vie que je connaissais. Même maintenant, j'ai du mal à m'en défaire. La paresse qu'Alifa voit en moi n'est pas seulement de la fatigue, mais aussi une habitude, profondément enracinée. Je constate qu'il m'est difficile de me mettre en mouvement, et je suis inquiet à l'idée du changement. Je veux que les choses demeurent telles qu'elles sont, sans bouleversement. Mon corps se met à trembler et mon cœur à battre quand je m'imagine partir d'ici. Il y a trop d'inconnu, trop d'éléments que je ne peux pas maîtriser.

Je crois t'avoir dit que j'ai eu des amis en prison. Des hommes que j'aimais bien, avec qui je parlais pendant les longues journées. Je me demande si je les reverrai. Parfois il y avait aussi d'autres enfants, et mon plus proche ami dans la cellule, les mois où il a été là, était un garçon prénommé Karim. Il est arrivé une nuit et j'ai été réveillé deux fois, la première par le bruit des chaînes alors qu'on l'amenait et qu'on l'attachait près de moi, la deuxième, quelques minutes plus tard, par un petit coup dans les côtes.

« Hé ! a-t-il murmuré. Si on doit passer du temps ensemble dans ce petit nid douillet, on ferait bien d'apprendre à se connaître, non ? T'as pas mal de retard à rattraper. »

J'avais quelques années de plus que lui, mais il avait l'air d'avoir vécu cent vies. Je ne crois pas à tout ce qu'il m'a raconté car il avait un don pour les histoires, dont les détails variaient éventuellement d'une fois sur l'autre. Il prétendait avoir parcouru tout le Pakistan, de Peshawar à Karachi, et même avoir pénétré jusqu'en Inde un jour, par accident, après s'être assoupi sur le toit d'un train, et avoir ensuite arpenté la moitié du pays avant de retrouver son chemin pour repartir. Il disait qu'il s'était réveillé un matin devant la blancheur scintillante du Taj Mahal au soleil sans avoir la moindre idée de la ville dans laquelle il était. « Je ne pouvais pas lire les noms des gares », disait-il.

Pourtant certaines des histoires de Karim semblaient plus authentiques que d'autres, et peu à peu j'ai réussi à recoller les vrais morceaux de sa vie. C'était un orphelin venu d'un camp de réfugiés ; ses parents étaient afghans. À Peshawar il avait survécu en fouillant les décharges pour y trouver des débris de papier et de plastique qu'il vendait à des recycleurs contre quelques roupies. Il avait fini par apprendre les rudiments de la lecture et de l'écriture dans une école tenue par une Église anglaise. Mais il n'avait que mépris pour son éducation : « Tous ces cours, quelle perte de temps ! On se faisait beaucoup plus d'argent avec la décharge. Je pouvais gagner trois cents roupies par jour, là-bas. »

Il s'était fait arrêter comme pickpocket ; il appartenait à un gang de voleurs des rues.

« Tu es un voleur, donc ? Il va falloir que je fasse attention à toi. »

Il m'a jeté un regard dédaigneux.

« Je ne suis pas ici parce que j'ai volé.

— Ah bon, pourquoi alors ?

— Tout simplement parce que j'ai refusé de donner leur part aux flics. Ils en demandaient trop, merde. »

Les jours les plus chauds, pendant que je rêvais de cascades, il passait son temps à parler de nourriture, jusqu'à ce qu'un des autres prisonniers, désespérément affamé, lui crie de se la boucler.

« Qu'est-ce que je donnerais pour une glace, disait-il. Il y a une boutique près de Qissa Khawani. Tu ne peux pas t'imaginer. J'en ai des crampes au ventre rien que d'y penser.

— J'ai déjà mangé de la glace. Il y avait parfois une carriole au marché de mon village.

— Non, non. J'ai vu le truc qu'ils vendent dans les campagnes. Ça n'a rien à voir. Là-bas, ils ont

des tas de parfums. Chocolat, mangue, citron. J'ai encore le goût sur le bout de la langue. »

Parfois il se léchait les doigts et je ne me moquais pas de lui. À l'entendre, c'était la chose la plus délicieuse au monde.

Pourtant ce n'était pas sa plus grande passion, ce n'était rien à côté des films. Il ne pouvait pas croire que je n'en aie jamais vu aucun.

« Il y en a tellement qu'il faut que tu voies ! »

Et il se lançait dans des listes de titres que je n'arrivais pas à suivre, encore moins à mémoriser. D'ailleurs je ne suis pas convaincu d'avoir vraiment besoin de les voir, car bien souvent il me racontait tout le film, des histoires de héros et de leurs fidèles acolytes qui triomphaient des méchants et sauvaient leur amour. Je ne sais pas comment il faisait pour se souvenir de tout. Les intrigues étaient parfois si extravagantes que je me demandais s'il ne les inventait pas au fur et à mesure. Il me citait le nom des acteurs, m'expliquait pour quoi ils étaient célèbres, imitait leur voix. Il me disait qu'untel était un meilleur chanteur, tandis qu'un autre était meilleur danseur.

« Et lequel tu préfères ?

— Je les aime tous les deux. Mais... »

Et là il clamait le nom d'une actrice.

« ... Elle, c'est autre chose. Je l'ai vue dans la rue un jour. Sans mentir. Je suis allé lui dire que j'étais un admirateur et que ce serait un honneur pour moi de lui servir de guide.

— Et elle a accepté ?

— Bien sûr qu'elle a accepté ! J'ai passé toute la journée avec elle. »

J'ai bien dû lui avouer, une fois de plus, que je ne savais pas qui c'était.

« Ah là là, s'est-il exclamé, tu n'as même pas entendu parler d'elle ? Un vrai campagnard, ma parole ! Tu dois bien être le seul au Pakistan. Je gâche ma salive à te raconter mes histoires. »

Ce qui ne l'empêchait pas de continuer. C'est vrai que je ne connaissais pas les gens dont il parlait, mais il aimait avoir un public, et dans cette cellule j'étais ce qu'il pouvait trouver de mieux, celui qui se fatiguait le moins vite de ses fables improbables et de son constant bavardage.

La prison ne l'affectait pas du tout. Peut-être avait-il connu pire. Peut-être certaines personnes sont-elles simplement plus résistantes au monde que moi. Son moral n'était pas entamé, aussi bon le jour de son départ qu'il l'était à son arrivée.

En partant il m'a adressé un signe de la main, ainsi qu'aux autres prisonniers.

« À plus tard, chef, moi je me tire de là. »

Et il a disparu de ma vie aussi vite qu'il y était entré.

J'ai rêvé un jour que j'étais dans une ville et que je marchais dans la rue avec toi, libres dans le soleil couchant. Nous avons l'air de connaître cet endroit, de nous y sentir chez nous. Tout était paisible. J'ai entendu la voix de Karim m'appeler et nous nous sommes arrêtés, puis nous nous sommes retournés pour l'attendre. Je vous ai présentés tous les deux et il s'est mis à te raconter des histoires de la prison, des histoires qu'il inventait, et toi tu paraissais complètement perdue, ne sachant pas si tu devais le croire ou pas. Le rêve était d'une clarté incroyable. Je me souviens précisément du bonheur que j'éprouvais. Encore maintenant je ressens sa chaleur, comme si c'était quelque chose que j'avais réellement vécu. Peut-être qu'un jour je déciderai que c'était vrai, j'oublierai que c'était un rêve et ça deviendra un souvenir.

La prison a changé, les années suivantes. Après qu'ils ont bombardé l'Amérique et que la guerre est arrivée d'Afghanistan en déferlant par les montagnes. Je me demande jusqu'où elle s'étendra. Il y a toujours eu de la violence par ici, mais il est clair à écouter Abbas que ça a empiré. Sans vraiment le

comprendre, j'en avais la preuve sous les yeux. La prison est devenue encore plus bondée qu'avant. Elle était remplie d'hommes de toutes les nationalités. Ils venaient d'Arabie saoudite, du Yémen. Certains d'entre eux abasourdis, perdus, très loin de chez eux. Il y avait des mois où de nouveaux prisonniers arrivaient tous les jours, même si beaucoup ne restaient pas longtemps.

Certains étaient vendus aux Américains comme terroristes ou insurgés. Je ne suis pas sûr qu'aucun l'ait vraiment été. Quelques-uns, peut-être, étaient des soldats, mais nombre de ceux-là ne se battaient que parce qu'on les nourrissait en échange. Et il y avait aussi des innocents – ou, du moins, des hommes coupables d'autres crimes que d'avoir combattu les Américains – parmi ceux qu'on emmenait. Les Américains offraient de l'argent en échange de ces prisonniers et ne semblaient pas se soucier de qui ils étaient.

Cela m'aurait été incompréhensible autrefois, mais peut-être n'est-ce pas si dur à comprendre. Des gens ont vendu leurs compatriotes par cupidité, ou parce que c'était une façon commode de se débarrasser d'ennemis politiques ou de personnes dont ils voulaient se venger. Ils les ont vendus parce que l'occasion se présentait, et peut-être aussi parce que c'était une manière de duper les Américains, de leur prendre leur argent, comme si cela leur conférait du pouvoir sur des hommes qui en exerçaient tellement dans un pays qui n'était pas le leur.

J'ai vu un Américain dans la prison un jour, ou j'ai cru en voir un. Il est possible que je l'aie imaginé, que je l'aie recréé dans mes rêves à partir des histoires qui circulaient parmi les prisonniers. Mais j'ai le souvenir d'un homme blanc debout dans l'encadrement de la porte, vêtu de kaki et portant des lunettes de soleil malgré l'obscurité de la cellule. À ses côtés se tenait un Pakistanais en costume, et ils discutaient tous les deux en nous regardant. L'Américain lisait tout haut les noms d'une liste, une courte récitation, et le Pakistanais secouait la tête après chacun.

Il m'est venu à l'esprit que j'aurais pu être parmi les vendus. Il n'aurait pas été compliqué d'inventer une histoire : on m'avait attrapé en train de passer la frontière ; j'étais afghan, taliban, insurgé. J'étais désormais assez vieux pour que ce soit crédible, et qu'auraient pesé mes dénégations ? Je ne vois qu'une seule raison pour laquelle j'ai été sauvé : parce que j'étais trop faible. Ma peau balafmée, la minceur de mes membres, tout trahissait chez moi des années d'emprisonnement. Je m'émerveille encore aujourd'hui de la maigreur de mes jambes ; c'est un miracle qu'elles me soutiennent. Non, même les Américains n'auraient pas cru que j'étais un combattant, donc je ne devais avoir aucune valeur pour mes geôliers.

On m'avait jeté en prison non pas pour que je sois puni, mais oublié. Il n'y avait eu ni procès ni jugement, peut-être n'y a-t-il même pas d'archives. Dix ans après mon incarcération, même les gardiens étaient nouveaux et je ne connaissais plus personne de l'époque de mon arrivée.

# Abbas

Lorsque je me réveille cet après-midi, la maison est silencieuse. Je suis rentré épuisé, comme toujours, de ma marche matinale, et j'ai dormi pendant les heures les plus chaudes. J'ai soif en me levant, et la tête qui tourne. Je vais dans la cuisine pour chercher de l'eau à la jarre et je n'entends toujours rien. Il est tard, pourtant ; j'ai dormi plus longtemps que je ne comptais, et je suis sûr qu'Alifa est rentrée de l'école.

La porte du bureau est ouverte – Abbas la laisse toujours fermée quand il travaille – et aucun bruit ne signale la présence de quelqu'un dans la pièce. Je toque puis, n'ayant pas de réponse, passe rapidement la tête à l'intérieur pour le chercher. Parfois il est tellement absorbé dans ses livres ou dans ses papiers qu'il n'entend pas frapper. Mais il n'est pas là. Avant de faire demi-tour je remarque un vide sur le mur, entre deux étagères, à une place d'habitude occupée par un tableau. C'est une petite peinture, dans un cadre en bois, protégée par une vitre. Une miniature, appelle ça Abbas. Je ne connais rien à ces choses-là mais je la trouve très belle et je l'ai déjà admirée par le passé. Elle représente une femme debout, une main tendue en l'air vers un arbuste portant des fruits. De l'autre elle a jeté quelque chose par terre – on ne peut pas voir ce que c'est, peut-être un noyau, un pépin ou un trognon. Les bords de son voile rouge vif sont soulignés de doré. L'œil visible de son profil est vert. Les couleurs et les détails sont extraordinaires. Chaque feuille de l'arbuste a sa forme et sa propre teinte.

Je finis par les trouver au jardin. Ils sont assis à la table de la terrasse, la miniature posée à plat devant eux. Ils ont du papier, une boîte de peinture, et Alifa est en train d'essayer de copier le tableau.

« Ah, vous êtes là.

— Oui, avec cette jeune artiste. Tu veux peindre, toi aussi ? » me propose Abbas.

Je suis tenté, bien que je me sente trop vieux pour ce genre de chose. Abbas me traite parfois comme un enfant. Peut-être qu'il n'a pas tort. Il fut un temps où Alifa aurait protesté, mais à présent son objection n'est qu'un simulacre : tout en roulant les yeux pour la forme, elle pousse quand même une feuille de papier dans ma direction.

« S'il a envie, il n'a qu'à essayer. »

J'ai du mal à réprimer mon sourire. Ce sont chaque fois de petites victoires, mais elles me procurent un bonheur immense. Elles valaient la peine d'attendre tout ce temps.

« Merci. Mais je préfère juste regarder, si tu m'y autorises. »

Il est clair que les lignes de sa copie ne sont pas parfaites, que l'image de la femme est moins nette, légèrement déformée. Mais Alifa a un bon œil. De minuscules détails de l'original apparaissent sur sa feuille sans que son père ait besoin de les lui souffler.

« Prends ton temps, Alifa. Inutile de faire ton intéressante devant notre hôte. Regarde le mouvement de sa main, comme ça. Est-ce que la tienne est pareille ? »

Elle étudie la miniature et fait le geste avec sa propre main avant de corriger son dessin.

« Voilà, tu as compris. Très bien. »

Elle me lance un regard qui trahit en partie sa fierté et en partie un message explicite pour me signaler qu'elle ne me pense pas du tout capable de faire aussi bien qu'elle. Je n'en doute pas et courbe la tête pour reconnaître sa maîtrise mais elle s'est déjà replongée dans sa peinture. Elle a une incroyable intensité de concentration, alors que mon esprit a toujours tendance à vagabonder. Même si j'ai pu avoir un jour une telle discipline, je l'ai perdue depuis longtemps.

C'est un grand plaisir de voir ce père et sa fille ensemble. Ils vont terriblement me manquer

quand je partirai. Alors que je suis là à les regarder, je pense à mes sœurs, peut-être assises quelque part à une table avec mon père. Même si, bien sûr, mes sœurs sont désormais adultes et que c'est une rêverie futile.

Je sors mon cahier et vais m'asseoir un peu à l'écart afin d'écrire un moment, puis je le repose pour aller faire le pain dans le tandoor. Ce sont des gestes parfaitement ordinaires, qui ne requièrent aucun effort particulier, mais leur nouveauté, leur rareté, ne s'est pas encore épuisée. J'espère que tu comprendras pourquoi je te raconte les détails de choses aussi infimes, et que tu pourras partager un peu du plaisir que j'y trouve.

# La prison

Ils ne m'ont pas dit pourquoi j'ai été libéré. Un miracle, j'imagine, même si je l'ai vécu dans un brouillard hébété. Un jour un gardien a prononcé mon nom, est venu défaire mes chaînes, et je l'ai suivi docilement. Je ne savais pas si on allait me déplacer dans une cellule différente ou m'emmener pour être torturé. Il m'a conduit le long de corridors carrelés, déverrouillant une série de grilles sur notre passage, et m'a poussé par une porte qui donnait sur la cour. Comme nous la traversons, j'ai instinctivement tourné la tête vers le ciel pour tenter d'y apercevoir les hirondelles. J'ai trébuché et le gardien a laissé échapper un grommellement agacé en continuant à me traîner jusqu'à l'entrée de la prison, dont les portes se sont ouvertes pour nous laisser passer. Il m'a abandonné tout seul sur le bord de la route. Je n'avais pas confiance en lui. C'était un tour pervers qu'il me jouait. Je suis resté planté là un bon moment, attendant qu'on revienne me chercher. Quand mes jambes se sont fatiguées je me suis assis dans la poussière, alors les grilles se sont rouvertes et le gardien est revenu mais seulement pour me crier dessus, me rouer de coups de pied et m'injurier jusqu'à ce que je m'en aille.

J'étais épuisé et désorienté. Je ne savais pas où j'étais, ni que faire. L'immensité nue qui s'ouvrait devant moi était terrifiante. Mon cœur s'est gonflé de panique et j'ai failli retourner aux grilles de la prison pour demander qu'on me laisse y rentrer. Seule la peur de la violence m'en a dissuadé. J'imagine que j'ai dû partir à pied. Après ça, je ne me souviens plus de grand-chose.

Sans doute ai-je marché longtemps. Je crois que j'ai dû arrêter un camion qui passait par là pour demander de l'aide au chauffeur car j'ai un fragment de souvenir dans lequel je me revois assis dans une cabine qui vibrait furieusement à cause du moteur juste en dessous. Je me souviens des vapeurs d'essence, et d'avoir été ballotté sur des routes raboteuses ; je me souviens de m'être tenu le ventre à deux mains, de m'être enfoncé les doigts dans le sternum pour m'empêcher de vomir.

Je ne sais pas comment j'ai commencé à retrouver mon chemin. Je n'ai pas essayé de joindre ma famille, qui de toute façon n'était plus là, mais je me suis rapproché de mon ancienne maison pour finalement atterrir à quelques kilomètres de là. Je ne suis même pas sûr que je marchais dans la bonne direction quand je suis tombé dans un fossé, endroit où Abbas m'a aperçu quelques heures plus tard alors qu'il se rendait dans un salon de thé avec des amis pour une soirée de conversation et de backgammon.

J'ai passé quinze ans en prison. J'ai vingt-neuf ans. Mon corps est celui d'un homme bien plus âgé. Une relique que je connais trop intimement : ces cicatrices, cette silhouette brisée.

Toutes ces années ! Elles m'ont tout pris. Ma santé et ma famille. Elles m'ont pris la personne que j'aurais pu être et m'ont rendu à la place la moitié d'un homme, une ombre. Même maintenant, je ne suis pas sûr que je pourrai à nouveau ressentir un plaisir durable. Ma capacité au plaisir a été endommagée. La souffrance s'est retirée, mais elle a laissé derrière elle une absence, une tristesse. Si vous y arrivez, imaginez-vous respirer et rien qui bouge à l'intérieur. Oui, je suis soulagé d'être libre, et c'est un soulagement profond, mais sans joie. Mes plaisirs m'ont abandonné, comme des pétales arrachés à une fleur ou perdus lors d'une gelée hivernale.

Pourtant quelque chose est ressorti indemne de toutes ces années. Un second miracle, peut-être. Je rêve toujours à toi. Je ressens toujours de l'amour pour toi. J'ignore comment ce sentiment n'a pas été détruit. Tu aurais peut-être envie d'entendre que c'est parce que l'amour est fort, mais la noirceur dont je t'ai parlé était plus forte encore : elle serait capable d'effacer l'univers, de vider le ciel nocturne de toutes ses étoiles. Je ne pensais pas que l'amour pouvait résister à une telle puissance, et je m'étonne et m'émerveille qu'il ait été épargné.

Voilà ce qu'ils ont fait de moi, mon aimée. Et à toi, que t'ont-ils fait ? Je te supplie de me le dire, car je n'ai pas réussi à le savoir.

# Le verger

Je trouve la marche un peu plus facile ce matin. La douleur dans mes jambes diminue en chemin et j'arrive à allonger le pas. Je sais que je dois m'efforcer d'améliorer ma posture. J'avance à moitié plié en deux, mais mes articulations protestent et mon dos me fait mal quand j'essaie de me redresser. C'est en partie physique, une conséquence des mauvais traitements et des années passées dans des espaces exigus ; je ne me suis pas encore accoutumé à la liberté que j'ai de m'étirer. Mais c'est aussi une habitude, mon corps prenant naturellement une position défensive, recroquevillé sur lui-même, s'appêtant toujours à recevoir des coups.

De l'autre côté des arbres, non visible de là où je me tiens, se trouve la maison de notre voisin – comme c'est bizarre que je les considère encore comme mes voisins –, là où jadis, il y a très longtemps, un mariage a eu lieu. J'ai toujours pensé qu'un jour j'y redescendrais, pour voir si elle était restée comme avant, mais jusqu'à présent je n'en ai pas éprouvé le besoin. J'ai su dès que j'ai pénétré dans le verger que c'était le bon endroit. Ici, tout au bout du muret, le dos appuyé à cet arbre.

Aujourd'hui je reste assis à regarder les fourmis. Leur autoroute passe non loin de mes pieds, parcourue à double sens par un torrent d'insectes. J'ai apporté une poignée d'amandes à grignoter que je tiens dans le creux de mes mains et que j'approche de mon visage pour en respirer l'odeur délicate. Cela réveille ma faim, mais d'une façon très agréable car elle fait naître une impatience dont je sais qu'elle sera facilement assouvie. Je les mange une par une, sauf la dernière que je brise en petits éclats et que je dépose en un tas minuscule tout près de la piste des fourmis. Elles ont vite fait de le repérer : l'une d'elles dévie sa course jusqu'à l'avoir atteint, et dans son sillage suivent plusieurs autres qui finissent par former un ruban sinueux entre l'amande et l'autoroute. La première fourmi semble d'abord échouer à en déplacer un tout petit morceau, mais peut-être était-ce juste pour en évaluer le poids car ensuite elle le soulève miraculeusement et, sans perdre de vitesse, regagne le canal de circulation principal. Le reste du tas est attaqué de la même manière par un petit bataillon, les morceaux transportés sur leur dos, parfois hissés alors qu'un autre insecte s'y est déjà accroché, si bien que le porteur convoie à la fois amande et fourmi. Bientôt tout le fruit a disparu et le nouveau ruban tournoie et s'amenuise progressivement jusqu'à être de nouveau entièrement absorbé par le cours principal. Seules une ou deux fourmis égarées continuent à sillonner la zone à la recherche de quelque fragment qui aurait pu être oublié.

Bien qu'elles ne s'enfuient pas quand je me lève, je fais attention à ne pas leur marcher dessus. Ô fourmis, rentrez dans vos demeures de peur que Salomon et son armée ne vous foulent avec leurs pieds par mégarde !

Parmi les branches, les grenades ont commencé à mûrir. Les derniers pétales de fleurs sont tombés. J'ai été tenté d'en prendre une mais elles ne sont pas encore tout à fait prêtes, la couleur de leur peau pas encore assez chaude, et je serai donc patient. La promesse d'un fruit fraîchement ouvert dont le jus s'échappe des arilles crevés est si exquise qu'elle me rendra la marche encore plus facile désormais. J'ai tellement attendu de pouvoir y goûter à nouveau ! L'idée seule me fait venir l'eau à la bouche et des gargouillis dans l'estomac. Le souvenir de ce goût est ni plus ni moins le souvenir de mon enfance. Chaque fois que mes sœurs ou moi avions mal au ventre, on nous donnait un verre de ce jus à boire matin et soir tant que nous n'étions pas guéris. On nous donnait de la grenade pour soigner nos plaies et nos égratignures, pour soulager la toux, pour faire tomber la fièvre.

Quelle chose extraordinaire que le souvenir ! Ces journées interminables à la prison, dont les vaines routines sont encore gravées dans les lignes de ma peau, s'éloignent de moi. Elles sont presque

en train de devenir telles qu'une histoire qu'on m'aurait racontée un jour et dont je me serais souvenu ensuite, comme par procuration. Elles sont nimbées de doute. Et de la souffrance qui, elle, était si sûre, il est difficile de dire à présent ce qui était vérité et ce qui était cauchemar.

Et pourtant, assis là, si je ferme les yeux et que je tends les bras vers les ramures basses de cet arbre, en une seconde je suis redevenu un enfant, à califourchon sur le dos de mon père, s'émerveillant du monde dans les hautes branches et la vive lumière du soleil qui filtre au travers.

# J'ai peur

J'ai peur, Saba, que tu ne m'aies oublié depuis longtemps. Non, plus que ça. J'y ai beaucoup pensé, et je ne veux pas te dissimuler mes pensées. J'ai peur, à supposer que tu te souviennes de moi, même avec affection, que la force de mes sentiments ne te dérange. Que, quand nous nous reverrons, tu ne sois peinée de découvrir que je suis resté un enfant, pendant que, toi, tu t'es libérée de ces émotions adolescentes pour devenir une femme.

Est-ce qu'en lisant ces mots tu te diras que ça a viré chez moi à l'obsession ? Ce sentiment, qui était autrefois réel mais qui a fini par ne plus exister que dans mon cœur ? L'amour doit être partagé, sans quoi il n'est que folie. Ai-je, comme Ibrahim Jamal avec ses fantasmes de vengeance, laissé mes idées se détacher du monde au point qu'elles sont devenues quelque chose de plus vaste et de plus puissant avec quoi je suis désormais condamné à vivre, et plus jamais avec la vérité ? L'idée de toi était assez forte pour distordre le monde, pour faire des choses étranges à mon esprit. J'ai peur, en m'étant accroché à elle, d'avoir altéré de façon irrémédiable la vérité de ce que nous possédions. Qu'en l'entraînant avec moi dans cette noirceur je ne l'aie laissée s'abîmer et qu'elle ne soit devenue un pur produit de mon imagination.

Voilà de quoi j'ai peur. Et il est vrai que j'étais submergé de panique quand je pensais à toi sans savoir ni où tu étais ni ce que tu pouvais être en train de faire. Que j'étais presque malade de jalousie à l'égard de ceux qui avaient la chance de te connaître. Je savais que c'était futile, je savais que c'était absurde, mais je ne pouvais m'en empêcher. Je pensais à toi constamment, obsessionnellement. Je devais supporter l'impossible frustration de l'ignorance, et le fait de savoir que toi aussi tu ignorais tout de moi, qu'en un instant j'avais cessé de faire partie de ta vie. J'aurais tellement voulu que tu saches au moins que j'étais vivant.

Mais écoute-moi bien : je ne t'ai pas choisie au hasard. Je me suis raccroché à toi parce que c'était de toi que mon cœur était le plus sûr. Avec toi je n'avais aucun doute ; avec toi je savais toujours.

J'ai dit que je ne connaissais plus le garçon que j'avais été. En vérité, tout ce qu'il reste de lui est cet amour pour toi. C'est la seule chose qui en ait survécu. C'était ce que j'avais de plus fort, voilà pourquoi je m'y suis agrippé si fermement. En même temps qu'il me condamnait à être terriblement malheureux, c'est lui qui m'a sauvé. Ou bien si ce n'était plus de l'amour, peut-être alors le souvenir de l'amour, qui est tout aussi fort.

Si aujourd'hui je demande à mon cœur : *est-ce que je t'aime ?*, alors la réponse jaillit aussitôt, impérieuse et certaine : *oui*. Je le ressens dans tout mon être. Et je fais confiance à mon cœur car je n'ai rien d'autre. Mais la vérité est que ça remonte à très loin, et même moi, à présent, je doute de mes sentiments. Est-il possible d'aimer quelqu'un aussi longtemps, en son absence, et que cet amour demeure intact et sincère ? Cela fait tant d'années que nous sommes séparés. Au fil du temps, dans ma tête, tu as dû devenir autre chose que ce que tu es vraiment ; une construction qui n'a pas grande ressemblance avec la personne que tu es. J'ai déjà du mal à être sûr de qui j'étais moi-même, avant tout ça. Alors que puis-je savoir de toi sans rien connaître de ta vie ?

Il m'est impossible de résoudre ces questions tout seul. J'ai pensé que la seule chose à faire serait de te voir, et alors je saurai. Et alors tout, le doute et la confusion, s'éclaircira ; tout ce qui n'est qu'illusion s'envolera. Voilà donc ce que j'espère. Mais en même temps j'ai peur, parce que je ne suis plus sûr que les réponses que nous donne la vie soient toujours aussi simples et tranchées.

# Le verger

Aujourd'hui j'ai ouvert une grenade en deux. Je les ai surveillées attentivement, et les premières de la saison sont magnifiquement mûres. Je sais que je n'aurais pas dû en prendre une mais je n'ai pas pu résister. Son absence sera à peine remarquée, et mon corps avait tellement soif de ce goût ! *Nourrissez-vous de leurs fruits quand ils en portent*, dit le Coran. J'ai passé un long moment à choisir la plus belle, dont l'écorce soit bien ferme, aussi éclatante que tes joues dans la lumière du matin. Je l'ai cueillie délicatement, afin de ne pas déranger les autres fruits autour d'elle, puis j'ai soupesé son poids dans ma main en la serrant au creux de ma paume, peau contre peau. Pour tester sa maturité je l'ai approchée de mon oreille en tapotant doucement dessus, et j'ai été récompensé par ce son étrange et parfait, d'une tonalité presque métallique.

J'y ai enfoncé mes deux pouces pour briser l'écorce extérieure, puis j'ai tiré d'un coup sec afin d'ouvrir le fruit en deux et de voir les petites graines intérieures s'arracher aux membranes souples et amères qui les retiennent. Mes mains tremblaient quand je l'ai portée à ma bouche. Et le goût du jus sur ma langue ! C'était si sucré que mes lèvres en ont frémi, mais avec cette légère aigreur comme arrière-goût juste après. Quelle merveille ! J'ai dévoré tous les quartiers en prenant soin de ne pas en laisser une seule graine. Quand nous étions petits, ma mère nous racontait le hadith suivant : que les grenadiers faisaient partie des arbres qui poussaient dans les jardins du paradis, et que tous ceux sur terre étaient leurs descendants. Ainsi dans chaque fruit se trouve un pépin appartenant à cet arbre originel et, quand nous les mangeons, nous ne devons pas en perdre un seul arille au cas où ce serait justement l'arille sacré. C'est ce que je faisais enfant et que, par une habitude que je trouve plaisante, je continue à faire encore.

Quand j'ai terminé la première grenade, j'ai eu aussitôt envie d'une deuxième et je me suis relevé pour en cueillir une. J'ai été envahi par une soudaine bouffée d'indignation, l'idée qu'après tout ce verger avait jadis appartenu à ma famille, qu'on n'aurait jamais dû nous le confisquer. Mais ce sentiment m'est passé aussi vite qu'il m'était venu et je suis resté là comme un idiot les bras en l'air, et finalement je suis rentré chez moi sans rien cueillir d'autre, avec dans le cœur un plaisir éteint, et dans la bouche une douceur qui avait tourné à l'aigre.

# Mon père

J'ai appris hier que mon père était mort. Ma bien-aimée, je sens une telle douleur dans la poitrine. Toutes ces années à espérer le revoir. Toutes ces années sans savoir ce qu'était devenue ma famille, et inversement. Oh, mon père. Mon cœur se déchire puis se recompose, avec une fissure en son centre qui ne cicatrisera jamais.

La nouvelle est venue d'Abbas, qui a continué à mener l'enquête pour moi. Il me l'a annoncée avec douceur. Il avait parlé à un homme qui connaissait le verger et se rappelait le temps où il appartenait à ma famille. Le récit de l'homme avait des zones d'ombre ; il ne savait pas bien si la maladie de mon père l'avait obligé à abandonner le verger ou si on le lui avait confisqué pour l'offrir à un chef tribal de la région en échange de sa loyauté ou de services rendus. Mais quelle que soit la vraie version, mon père avait bel et bien été malade et il était mort peu de temps après avoir quitté le verger. Le reste de la famille avait déménagé dans le sud, à Multan, lui semblait-il.

Tout ça il y a dix ans. Dix ans sans savoir ; c'est difficile à supporter. Je me demande quelle maladie c'était, et quand elle est arrivée. On peut sans peine imaginer que la perte du verger ait été un coup dur pour mon père et lui ait brisé le cœur. Une vieille peur terrible me rattrape : d'avoir été la cause de tout ça, de tous les désastres ; d'avoir non seulement jeté l'opprobre sur moi-même, mais aussi provoqué la ruine de ma famille.

Il y avait une maigre lueur d'espoir dans cette nouvelle. La mention de Multan. Des cousins de ma mère vivent là-bas et il ne paraît pas incongru qu'ayant dû partir elle se soit réfugiée chez eux. Je n'ai pas d'adresse mais je me souviens de leur nom de famille, et désormais j'ai enfin quelque part où commencer. Cela dit, vu les circonstances, j'ai peur de ne pas être le bienvenu, qu'ils ne veuillent pas de moi. Peut-être vaut-il mieux qu'on me croie mort et que je ne puisse ainsi leur attirer davantage d'ennuis.

J'ai mal dormi cette nuit, j'étais tourmenté par des rêves inquiets. Je suis rongé de chagrin et de honte. J'ai l'impression d'avoir à nouveau l'estomac malade et les entrailles souillées, comme si tous ces mois de convalescence n'avaient servi à rien.

Je ne me suis guère senti mieux aujourd'hui, et la marche de ce matin ne m'a apporté aucun plaisir. Bien qu'elle m'ait fatigué, je n'arrive toujours pas à dormir et je reste donc tard au jardin ce soir, jusqu'à ce que la température de l'air baisse et que les étoiles s'allument sur le noir du ciel. Je tremble et je frissonne de froid. C'est rafraîchissant après la chaleur poussiéreuse de la route ce matin, et j'essaie d'y puiser une sensation purifiante.

Certaines nuits d'été quand j'étais enfant, nous dormions dehors. Mon père sortait des tapis de la maison et les empilait sur le toit avant de dérouler nos matelas par-dessus. Nous nous allongions sur ces monticules, emmitouflés dans des couvertures. Après la fournaise de la journée, le froid était une bénédiction et je pouvais me recroqueviller sous le poids des édredons. Ma mère nous racontait les histoires des constellations jusqu'à ce que l'on s'endorme. J'aimerais pouvoir me les rappeler toutes. J'arrive encore à retrouver les deux étoiles dont je me souviens qu'elles étaient sœurs dans un des contes ; l'une d'elles avait suivi un prince dans une contrée lointaine où elle était restée même après la mort de son époux, séparée de sa jumelle par l'immense et vapoureux torrent d'astres qui courait entre elles.

Alors je reste assis dehors en guettant les traînées flamboyantes des étoiles filantes, émerveillé par l'immensité de la création. Il est stupéfiant de penser que ce sont les mêmes étoiles que je voyais enfant, leur nombre incalculable, le ciel si gorgé d'elles qu'elles se confondent les unes avec les

autres. J'essaie de réfréner ma culpabilité. Mais on ne peut pas revenir sur ce qu'on a fait. C'est encore un poids avec lequel je vais devoir vivre. Je le trouve lourd, ce soir, et le froid ne suffit pas à m'en débarrasser.

# Le village

Quand j'étais jeune, je n'avais pas la notion du changement. Je ne savais pas que les modes de vie pouvaient tout bonnement passer, ou que des peuples entiers pouvaient être expulsés de chez eux, que des villages disparaissaient. Le temps s'étire pendant l'enfance, et les choses sont simplement ce qu'elles sont. Nos parents et nos grands-parents sont toujours présents et ne semblent pas vieillir. Une maison est un endroit fixe, immuable, dans lequel on peut toujours revenir, et les enfants restent des enfants, avec des plaisirs et des besoins simples et constants. Le monde est ce qu'il est.

Mais à présent tout change si vite. La guerre, qui a contourné ces vallées sans y pénétrer, se fait désormais menaçante. Les frontières sont franchies par les armées, mais aussi par les idées. De nouvelles voix s'élèvent, dont les mots m'atteignent même moi, au calme entre les murs du jardin d'Abbas. Elles exigent l'application de la Charia. Quand elles parlent de *tradition*, elles ne se réfèrent pas au mode de vie que nous connaissons depuis des générations. Les diseurs de bonne aventure seront chassés du marché, les écoles fermées. Elles ne nous considèrent plus comme faisant partie du Pakistan. Peut-être ce pays a-t-il toujours été une nation lointaine et imaginaire, une nation des plaines, dont la portée ne s'étendait pas jusqu'à nos altitudes.

La semaine dernière, une bombe a été lancée par-dessus le mur d'une école pour filles dans la vallée voisine. Deux élèves et une professeur ont été tuées par des éclats de métal. Difficile de croire que ça se passe ici, sur les lieux de mon enfance. Les hommes qui ont fait ça sont pour moi des étrangers ; ils ont lu un livre différent de celui que j'ai étudié il y a des années. Mais je crois que je les comprends. J'ai vu combien la colère peut déborder quand on l'empêche de s'attaquer à ce qui l'emprisonne. Elle a besoin de frapper quelque part, alors elle frappe ceux qui sont sans défense. Ces hommes agissent ainsi pour se sentir puissants, pour nous imposer leur monde. Ils pensent qu'ils doivent régner sinon tout sera perdu. Et ils ne craignent pas de semer la destruction parce qu'ils ne comprennent pas ce qu'ils détruisent.

« C'est parce qu'eux-mêmes n'ont pas été éduqués, je dis. Ils en ont peur, ils ont peur de ce que les gens pourraient apprendre. »

Abbas soupire et récite :

« Le savoir rend les hommes bons meilleurs, mais les mauvais pires. »

Il me regarde avant d'ajouter :

« C'est un proverbe. À la fois triste et vrai. »

L'école d'Alifa a été fermée depuis, même si Abbas a bon espoir qu'elle rouvre. Il s'absente souvent de la maison pour aller discuter avec ses amis et les chefs du village, plaidant pour le calme, pour la raison.

Pourtant il n'est pas content que je continue mes marches tous les matins.

« Mais que pourraient me vouloir ces hommes ? je demande. Je n'ai pas d'argent, rien qu'ils puissent me prendre.

— Ils cherchent de nouvelles recrues.

— Mais je n'ai aucune envie de m'engager avec eux. »

Il me regarde comme pour voir si je suis sérieux. Parfois il oublie que je connais si peu le monde.

« Je ne pense pas qu'ils apprécieraient beaucoup cette position », dit-il.

Il m'a rendu prudent, au moins. En chemin je m'arrête régulièrement, non plus pour reprendre mon souffle mais plutôt pour guetter les mouvements devant et derrière moi. Je n'ai jamais rien remarqué, à part de temps en temps un berger qui erre sur les hauteurs avec ses chèvres, ou bien le

passage d'un camion solitaire, joyeusement bigarré et décoré comme pour un mariage. Un matin, un homme est arrivé vers moi à mobylette, un vieil engin tout simple, à peine plus qu'un vélo auquel on aurait ajouté un petit moteur. Il avait trois grosses caisses empilées en équilibre précaire derrière lui, attachées par une corde. Je me suis écarté sur le bas-côté mais il ne m'a même pas regardé, les yeux fermement rivés sur la chaussée cabossée tandis qu'il me dépassait sur son engin pétaradant à peine plus vite qu'il l'aurait fait à pied. Je ne sais ni d'où il venait ni où il allait. Alors, pour l'instant au moins, mes marches continuent. Si les routes devenaient dangereuses pour moi, elles le seraient encore davantage pour toi, et dans ce cas-là, de toute façon, mes excursions n'auraient plus de raison d'être.

Au verger, les grenades pendent aux arbres, bien mûres, leur peau d'un rouge de plus en plus foncé au fil des jours, prenant des tons cramoisis ou pourpres. Elles auraient déjà dû être cueillies, désormais. Chaque matin, j'arrive en m'attendant à trouver les branches nues, mais elles sont toujours pleines. Il est clair que le propriétaire ne s'occupe pas de sa récolte. Peut-être qu'il n'y connaît rien, tout simplement, ou bien qu'il n'a pas besoin de cet argent et que le verger était même un cadeau dont il ne voulait pas, en paiement d'un service rendu ou d'une preuve de sa loyauté. Je serais terriblement triste de l'apprendre, de voir une terre qui a été entretenue avec amour pendant des années livrée à l'avidité et à l'abandon. Les fruits vont commencer à se fendiller si on les laisse plus longtemps. Bientôt, le contact de la pluie sur leur peau tendue suffira à les faire gonfler et éclater. Un orage, et la récolte sera anéantie.

# Le jardin

Aujourd'hui je reste assis près d'Alifa pendant qu'elle lit un livre. Elle ne va plus à l'école, et qui plus est nous sommes en période de jeûne, ce qui n'arrange pas son humeur l'après-midi. Mais elle a décidé de reporter sur moi son énergie scolaire désœuvrée, si bien que nous avons fini par consacrer plus de temps à mes exercices de lecture et d'écriture qu'aux siens. Alifa est un professeur bien plus sévère que son père. Abbas me laisse le temps de commettre des erreurs et, si je ne les remarque pas de moi-même, il attire gentiment mon attention dessus. Mais elle, elle ne quitte pas mon stylo des yeux et bondit dès l'instant où l'inévitable erreur se produit, m'arrachant le stylo des mains pour la corriger avant de me montrer, d'un air exaspéré, la nouvelle version sur la feuille.

« Ah, oui, dis-je. Tu as raison. Quel maladroit je fais. »

Elle a un petit hochement de tête satisfait et nous continuons jusqu'à la faute suivante.

Alifa possède beaucoup plus d'endurance que moi pour ce genre de travail, et mon attention s'égare longtemps avant la sienne. Elle s'acharne un moment jusqu'à ce que, décidant peut-être que je suis un cas désespéré, elle repose son livre.

« Tu ne risques pas de faire de progrès si tu n'essaies pas », dit-elle.

J'acquiesce, feignant une mélancolie que je n'éprouve pas.

« C'est vraiment dommage, dis-je, parce que tu es un bon professeur. »

Elle plisse le nez quelques instants, l'air pensif, comme pour essayer de savoir si je me moque d'elle ou pas.

« Je trouve aussi », finit-elle par répondre, et elle paraît si sûre d'elle, si sérieuse, que je ne peux m'empêcher de rire.

Elle sursaute en m'entendant – je doute qu'elle m'ait entendu rire une seule fois depuis tous les mois où je suis là –, puis elle prend une mine vexée et je dois m'empresser de l'amadouer.

La vérité est que je lui suis très reconnaissant de son aide. J'avais tellement de choses à te dire, je me suis longtemps demandé comment faire. De vive voix, les mots se seraient bousculés dans ma bouche. J'aurais eu trop à te raconter et n'aurais pas su par où commencer. De cette façon je n'ai pas eu besoin de tout te livrer d'un coup, mais seulement un morceau à la fois, petit bout par petit bout, comme si tu mangeais un fruit. Et si tu finis un jour par lire ces mots, tu pourras être sûre que chaque paragraphe a été infiniment poli, les moindres fautes traquées, grâce à l'attention minutieuse d'une enfant qui est bien meilleur écrivain que je ne le serai jamais.

# Le verger

Bonjour, arbres ; bonjour, muret. Salut, mes amies fourmis. Je ne sais pas combien de jours encore je vais pouvoir venir vous retrouver ici.

Ils ont enfin commencé à récolter les fruits, bien qu'ils le fassent sans aucun soin. Il y a des grenades écrasées par terre. Elles étaient si mûres qu'elles se sont peut-être fendues en deux dès qu'ils les ont touchées et, comme elles ne valaient plus rien, ils les ont abandonnées là. Pour les autres, c'est quand même trop tard. Si elles sont cueillies tôt, les grenades peuvent se conserver des mois, leur suc bien à l'abri de leur écorce dure. Mais là elles ont attendu trop longtemps sur l'arbre et elles vont continuer à mûrir une fois cueillies, de sorte que la plupart seront gâtées le temps d'arriver sur les étals du marché. Peut-être les propriétaires le savent-ils, peut-être sont-ils des ignorants. Ou peut-être que ça leur est égal.

Je me demande moi aussi si je ne suis pas arrivé trop tard. Si tu es déjà revenue une fois et que cela a suffi à satisfaire ta curiosité. Ou bien si tu es venue il y a des années, que depuis tu t'es forcée à tourner la page et que tu ne reviendras jamais. C'est possible, mais moi je suis venu quand même. J'ai toujours gardé espoir.

Certaines fois, je me dis que je serais prêt à subir à nouveau toutes ces années si seulement tu pouvais venir.

Bientôt je vais devoir partir. Abbas pense qu'il est temps. Je ne crois pas qu'il me le demandera jamais ouvertement, mais il me fait comprendre qu'il craint pour ma sécurité. Il m'a proposé, indirectement, de m'acheter un billet de bus pour Multan, en me laissant entendre que si j'avais besoin d'aller plus loin il pourrait de nouveau m'aider, qu'il avait des amis qui me trouveraient les papiers nécessaires.

Et je sais qu'il a raison. Même si je n'ai pas épuisé l'hospitalité de mon hôte – et ce n'est pas faute d'en avoir abusé –, je suis resté bien plus longtemps que je ne le comptais, et bien plus longtemps que je n'en avais le droit. Pour commencer, je suis maintenant suffisamment remis pour pouvoir continuer ma route. La marche était plus facile ce matin ; mon corps souffrait moins et l'air circulait de façon fluide dans mes poumons. Je ne suis pas complètement guéri – je ne pense pas que je le serai un jour – mais je vais bien. Mieux que je ne l'aurais cru possible.

J'ai été égoïste, ces derniers mois. Mais c'était tellement agréable de vivre ici ! J'ai pu avoir le confort et la compagnie dont j'avais manqué si longtemps, et j'ai prolongé mon séjour au maximum. J'ai seulement peur de l'avenir, peur de l'incertitude. En prison, mes journées m'étaient dictées. Je n'ai pas l'habitude d'avoir à faire des choix, lesquels semblent proliférer de façon exponentielle, comme autant de chemins qui se chevauchent et débouchent sur des plaines d'appréhension. Comme je préférerais rester ici, passer mes matinées au verger, mes après-midi au jardin !

Mais je sais dans mon cœur que je ne peux pas. Je dois m'en aller vers le sud, loin des montagnes. Il faut que je retrouve ma famille, et aussi du travail. Pour me donner du courage j'essaie d'imaginer Multan qui m'attend, je me la représente comme si c'était la ville dont me parlait Karim, regorgeant de vie et de merveilles, avec des cinémas et des vendeurs de glaces le long des trottoirs. J'imagine des stars marchant dans ses rues avec un joyeux pickpocket qui les talonne en gambadant.

Mais je ne peux pas encore partir. Pas encore. Qui sait où je serai l'an prochain, si je pourrai revenir. Je compte les jours qu'il me reste au verger, un par un. *Inch'Allah* je reviendrai demain, et je reviendrai après-demain. Ensuite, je ne sais pas. Tout est possible.

# Le jardin

Les pluies sont arrivées hier, dans l'après-midi. Toute la matinée, l'air était lourd, avec une brise du sud molle et trop chaude. Le ciel était tapissé d'un seul nuage sans couleur, presque invisible jusqu'à ce qu'il commence à s'assombrir. En rentrant du verger je suis resté un moment sur le pas de la porte avec Alifa, à regarder les éclairs au loin et à écouter le tonnerre qui nous parvenait faiblement d'abord, puis qui s'est mis à monter en puissance en s'approchant dans la vallée et a fini par retentir comme le claquement d'un fouet géant au-dessus de nos têtes. Nous avons tous les deux sursauté en entendant ça, et Alifa a réprimé un petit cri de terreur avant de se réfugier dans la maison. C'était un bruit prodigieux qui semblait entièrement remplir l'immensité du ciel. La vallée s'est obscurcie sous les nuages et, bien que ç'ait été un spectacle magnifique, je me suis senti tout petit et impuissant face au monde. Je n'ai pas tardé à suivre Alifa à l'intérieur.

Ce matin j'ai voulu retourner au verger, mais la pluie a été très forte dans la montagne et un torrent a emporté la route. Je me suis arrêté au bord de l'éboulis en songeant à le franchir tant bien que mal, mais c'était une épaisse coulée de boue qui continuait à glisser lentement sur la chaussée. Je ne pensais pas avoir la force de la traverser sans m'enliser, aussi ai-je fait demi-tour et suis-je revenu m'asseoir dans le jardin.

La tempête aura détruit les dernières grenades du verger. C'est l'hiver à présent, la saison est finie. Avec un peu de chance, nous aurons peut-être encore quelques jours de beau temps après le passage de la pluie, mais ce n'est même pas sûr.

Abbas a passé la matinée à travailler dans son bureau puis il est venu s'asseoir avec moi pendant que je finissais de préparer le déjeuner. J'ai à nouveau essayé, comme déjà il y a tant de mois, de lui exprimer ma reconnaissance.

« Je voudrais vous remercier pour votre hospitalité. Je ne l'oublierai jamais. »

Il a souri en penchant la tête de côté, comme lisant dans mes pensées.

Nous nous sommes serré la main.

« Alifa ne te le dira jamais, mais tu vas lui manquer. »

— Elle trouvera d'autres mauvais élèves à martyriser. Et je suis sûr qu'ils seront plus studieux que je ne l'ai été. »

Il a hoché la tête, amusé, mais son sourire s'est vite estompé et son visage s'est rembruni.

« Ça ne va pas être facile pour elle, a-t-il dit. »

— Mais vous allez rester ici ?

— Si Allah le veut. »

J'essaie de comprendre sa générosité. Je me suis imaginé à sa place, posséder une maison et recueillir un homme malade que j'aurais trouvé dans la rue. Lui offrir un lit, des vêtements et de la nourriture, lui payer ses médicaments. Chaque fois, j'échoue. J'ai honte de le dire, mais la vérité est que je n'arrive pas à me voir faire ce qu'il a fait. C'est peut-être un instinct de protection hérité de la prison, ou peut-être seulement un égoïsme enfantin que je n'ai pas encore appris à dépasser. Quoi qu'il en soit, je vais devoir m'efforcer de ressembler à cet homme, autant que j'en serai capable. Je vais devoir l'étudier comme j'ai étudié ses livres et tenter d'en tirer les leçons.

Après manger j'ai aidé Abbas à nettoyer le jardin, balayant les allées tandis qu'il ramassait les débris dans les parterres de fleurs. Et puis je suis resté dehors un moment pour écrire jusqu'à ce que la pluie revienne et m'oblige de nouveau à rentrer. L'orage de ce soir n'a pas été aussi violent que celui d'hier, mais ce sont de grosses gouttes épaisses qui s'écrasent bruyamment au sol.

Demain, donc, si le temps s'améliore et que la route est praticable. Plus qu'un jour.

# Le verger

Saba, ma bien-aimée, pardonne-moi si je t'ai lassée avec cette histoire. Il ne m'en reste plus qu'un bout à te raconter. Un bout qui ne m'appartient pas mais qui concerne une amie que j'ai connue par le passé. Je ne l'ai connue que brièvement, et il y a des années. Peut-être me rétorqueras-tu que je suis parti trop longtemps, que je ne peux rien savoir d'elle aujourd'hui. C'est vrai, je ne sais presque rien. C'est désormais une inconnue, et plus la jeune fille qu'elle était alors ; elle a vécu une vie qui l'a emportée loin de moi. Je ne sais ni ce qu'elle a traversé, ni en quoi cela a pu la changer, j'ignore tout des circonstances de sa vie.

Tout est possible. Si la honte de ce qu'on prétend lui être arrivé à l'époque ne l'a pas perdue, elle habite peut-être loin d'ici, elle a peut-être des enfants qui ont les yeux aussi brillants et l'esprit aussi vif que leur mère. Elle aime peut-être son mari, elle est peut-être heureuse. Je n'ai jamais souhaité que son bonheur. Ne crois pas que je voudrais l'en priver. Je sais qu'elle n'aura pas, qu'il ait impossible qu'elle ait chéri mon souvenir comme j'ai chéri le sien.

Mais je suis sûr qu'elle se souvient de cet endroit, qu'elle y repense plus souvent qu'elle n'ose se l'avouer. Elle se souvient de la beauté des arbres dans la lumière du petit matin, de l'agilité des oiseaux qui fusent de l'un à l'autre. Et elle se souvient avec quelque chose qui ressemble à de la tristesse du garçon qu'elle a connu là autrefois, même si elle ne sait pas ce qu'il est devenu, même si elle peut supposer qu'il est mort.

Et je suis sûr aussi qu'il doit y avoir des jours où la douleur du souvenir a besoin d'être apaisée en elle, où ça doit la tirer du sommeil trop tôt, avant que l'aube ne murmure dans sa chambre. De temps en temps – peut-être quand c'est la saison des grenades et que les premières font leur apparition au marché –, la douleur doit être si forte qu'elle se lève et s'habille, et dans la quasi-pénombre elle sort de sa maison, en marmonnant quelque prétexte si nécessaire, une besogne à accomplir ou de la famille à visiter.

Si ce n'est pas trop loin, elle se rendra alors jusqu'à la ville où elle a grandi et la vallée qui la surplombe. Dans la lumière rosée de l'aube elle gravira la route, entourée et protégée par l'écrin des montagnes resplendissantes de pâleur, dont la masse familière sera un réconfort à ses côtés. Elle sentira dans l'air pur des effluves de jasmin sauvage.

Elle marchera vers des lieux qu'elle a bien connus autrefois, et quand elle les aura atteints elle ira pour finir jusqu'à un vieux verger où les derniers fruits de la saison pourrissent encore aux branches. Le reste a été récolté, bien que tard, trop tard. Alors que la lumière du soleil commencera à descendre de ses hauts sommets, elle se fraiera un chemin jusqu'à un arbre en particulier, sur les racines duquel elle s'était un jour endormie. Et là elle s'arrêtera, la solitude de sa marche matinale interrompue. Sous l'arbre sera assis un homme, à l'endroit même où elle comptait justement s'asseoir.

Elle le considérera avec méfiance, peut-être avec un peu de crainte, mais l'homme ne se lèvera pas, ni ne lui reprochera de se promener toute seule. Il semblera ne même pas la remarquer, bien que sa position lui offre un excellent point de vue sur le sentier et qu'il l'ait forcément repérée de loin. Il restera assis, emmitouflé dans son châle, la tête penchée sur le cahier qu'il a apporté avec lui, un stylo virevoltant hâtivement sur les dernières pages.

Elle l'observera une minute, jusqu'à ce que quelque chose dans sa nature ou dans son apparence la convainque de son inoffensivité ; peut-être aura-t-elle remarqué que les hirondelles ne semblent pas dérangées par sa présence. Alors elle reprendra confiance et elle le saluera en inclinant la tête, *Assalâm alaykoum*, avec l'intention de l'interroger sur ce verger, sur la famille à qui il appartenait jadis.

Pendant un long moment il ne répondra pas, comme s'il ne l'avait pas entendue. L'air sera immobile. Son stylo continuera à glisser sur le papier. Jusqu'à ce que, finalement, il s'arrête, avec l'assurance d'une histoire enfin close, et que ses mains s'immobilisent. Il lèvera son visage vers elle et elle remarquera au-dessus de sa barbe l'angle familial de ses pommettes, la couleur précise de ses yeux. En une soudaine seconde elle le reconnaîtra, et les mots qu'elle s'apprêtait à dire lui échapperont.

L'espace d'un instant, vous vous demanderez tous les deux si ce que vous voyez est bien vrai. Et puis il te regardera dans les yeux en souriant. Il t'accueillera comme si vous n'aviez été séparés qu'un jour.

« Mon hirondelle, dira-t-il. C'est toi que j'attendais. »

Ses mains enrouleront une longue ficelle autour de son cahier pour le fermer. Il se lèvera et, prudemment, comme un enfant qui offre un fruit, il te tendra le livre.

« Tiens, dira-t-il. Prends ça. Il est pour toi. Il est fini. »

# Extraits de presse

Sur *Tandis que meurent les jours*

« Son roman évoque, avec simplicité et poésie, une crise spirituelle profonde : la liberté, la grâce, l'attente. Il sait donner les qualités d'un suspense. Il ne se passe rien dans ce roman : c'est-à-dire tout. » (Jean-Maurice de Montremy, *Livres Hebdo*)

« Lire, dans notre époque de divertissements et d'absence de vie spirituelle, un premier roman comme celui-ci, qui se présente comme le journal d'un pasteur dans la campagne anglaise de la fin du xix<sup>e</sup> siècle, est une expérience étonnante et exaltante. C'est pour moi, parmi ceux que j'ai lus, le livre le plus fort de cette rentrée 2006. *Tandis que meurent les jours* est, d'un certain point de vue, la version protestante du *Journal d'un curé de campagne* de Bernanos. [...] Si certains d'entre vous se souviennent du film de Lars von Trier, *Breaking the Waves* (1996), ils retrouveront dans ce texte la même ardeur protestante à bien agir, la même confrontation à une nature peu clémente, le même entêtement dans les sentiments. » (Laurence Legoupil, *Page des libraires*)